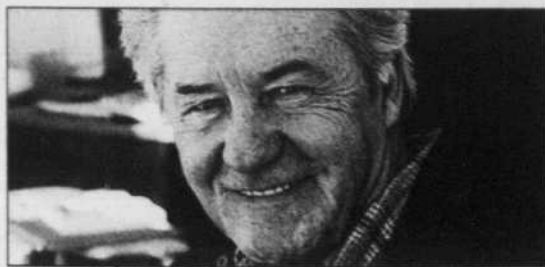


POÉSIE

Entrevue avec
Paul-Marie Lapointe
Page F 3



MUSIQUE

La grande encyclopédie
Jean-Jacques Nattiez
Page F 12

LIVRES

CAHIER
F



La famille Peters, Saint-Augustin, 1951.

© MUSÉE RÉGIONAL DE LA CÔTE-NORD, SEPT-ÎLES, FONDS PAULINE LAURIN, NO 1994.134

Littérature amérindienne

Une histoire écrite dans la neige



Ce sont deux Blancs. Ils sont tous deux anthropologues. Dans leurs jeunes années, il y a plus de 30 ans de cela, ils ont mis le cap sur le Nord québécois, où vivent ces Innus que l'on nommait autrefois Montagnais. Crayon à la main, ils ont interrogé les anciens, écrit et conservé des fragments d'une histoire culturelle en déroute. L'un d'eux, Rémi Savard, publie ces jours-ci chez Boréal, sous le titre *La Forêt vive*, une analyse de quatre récits de la genèse innue. L'autre, Serge Bouchard, réédite, chez le même éditeur, un long récit de chasse, *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*, livrés par un conteur de ces temps révolus. Voyage au cœur d'un monde disparu.

CAROLINE MONTPETIT

C'était une époque où l'écriture n'existait pas. L'histoire des hommes se traçait plutôt en longues pistes laissées dans la neige, en traces de pas dans la toundra. Cette histoire, elle s'écrivait aussi dans la tête des anciens qui, hiver après hiver, printemps après printemps, été après été, automne après automne, sillonnaient cet immense territoire dont ils connaissaient, avec la précision d'un géographe, la moindre cache, la moindre montagne, la moindre vallée.

L'érudition, alors, était affaire d'habileté, de sagesse, de talent, de mémoire. Certains y ajoutaient des talents de conteur. C'était le cas, semble-t-il, de François Bellefleur, un conteur innu qui, dans le petit village de La Romaine, près de Natashquan, a livré à Rémi Savard les histoires fondatrices de la tradition innue. Il lui a raconté celle de Tshakapesh, dont les parents avaient été tués par Katshituasku, un monstre abject parent de l'ours. Il lui a aussi raconté celle des parents qui avaient tenté d'abandonner leur enfant, celle de l'enfant qui doit devenir un homme, celle du grand-père qui a une relation incestueuse avec la fille de son fils.

Ces histoires formaient un véritable code moral pour les Innus, qui y lisaient des leçons sur le comportement à adopter en société, contre l'inceste, contre la violence, contre l'abandon des enfants, croit le chercheur. Elles indiquent aussi notamment les règles entourant le mariage, la production au sein de la famille et les rapports intergénérationnels. Pour Savard, il faut chercher dans la disparition de toute cette culture, qui légiférait la vie des Amérindiens, la propagation de la délin-

quance et d'un certain désordre (haut taux de suicide, alcoolisme, etc.) régnant dans les communautés autochtones.

«Cela a rapport avec les problèmes les plus contemporains des Indiens, c'est-à-dire la question de la gouverne et de l'autodétermination. Ce sont des textes fondateurs, ce sont comme des codes de loi, cela joue les mêmes fonctions que des codes de loi. Ceux qui savent le mieux les décoder, ce sont ceux qui les utilisaient», dit-il.

Les personnages mis en scène dans ces récits sont souvent des enfants, sous forme animale, humaine ou préhumaine (un des récits raconte comment le héros perd les poils qui couvrent son corps pour devenir un homme). Ils doivent traiter avec une sorte de puissance surnaturelle qui agit sur leur destin.

«Dans le deuxième récit, le grand personnage qui s'appelle Mistapeu vient enseigner comment se comporter entre les générations», rappelle Savard, qui ajoute que toutes les civilisations ont besoin d'absolu, que ce soit Dieu, des personnages légendaires ou la notion de souveraineté du peuple. C'est par ces récits que les Innus apprenaient par exemple comment se sont créés les saisons, le cycle des jours et des nuits, l'origine des hommes. Quelque chose de très près de notre Genèse biblique. «Ça prend un absolu, tout en sachant que tu peux toujours avoir des accommodements raisonnables avec le ciel», dit Savard.

De Mingan à North West River

Tandis que Rémi Savard explore les fondements moraux et spirituels des Innus, ce sont des histoires de chasse, d'authentiques histoires de traque, que Serge Bouchard a quant à lui cueillies de la bouche de Mathieu Mestokosho, aujourd'hui décédé. Mathieu

Mestokosho «disait, récitait, racontait, tel un bruit de fond auquel personne ne prêtait vraiment attention mais que chacun entendait en sachant de quoi il s'agissait, la musique sourde et profonde d'une voix qui voyage». Ce récit, c'est celui d'une vie dure, une vie de nomades qui menait les familles de Mingan à North West River, du lac Brûlé à la rivière Saint-Jean. Autour de leurs campements, c'est la nature qui guette, avec ses promesses et ses menaces. Dans cet univers, les fluctuations des troupeaux de caribous, les ours, les loutres et les castors font partie de la vie quotidienne. Les femmes, de leur côté, s'occupent de la pêche et des enfants.

«C'était la dernière génération des gens du territoire», dit Bouchard en entrevue, faisant référence à ces gens qui vivaient essentiellement de la chasse et de la pêche dans l'immense Labrador alors dépeuplé, loin des Blancs, loin, très loin aussi, de la tentation de l'alcool, de la drogue et de l'immobilisme.

Depuis, les communautés innues ont vécu une «immense faillite», une «immense tragédie», dit l'auteur. Des gens de la génération qui a suivi celle de Mathieu ont passé leur vie immobiles, atteints d'alcoolisme, vivant de l'aide sociale, dans les réserves. C'est un «saut dans le vide», dit l'auteur.

En effet, le monde tel que conté par Mathieu Mestokosho évoque une réalité qui se déployait aux antipodes de la culture occidentale moderne. C'est un monde où les humains sont constamment confrontés aux questions de distances, aux forces de la nature, à la vie animale et, par conséquent, à un rapport à la vie et à la mort complètement différent du nôtre.

«Cela nous échappe, on n'a plus de territoire. On n'a pas de rapport concret, direct, avec la distance. Ces gens-là étaient dans une condition physique exceptionnelle. Ils trouvaient ça dur, mais ils n'étaient pas misérables. Ils étaient compétents là-dedans, et ils en ont dégagé une immense fierté. C'étaient des gens très orgueilleux», dit-il.

Une littérature d'aujourd'hui

Pour plonger dans l'univers amérindien, contemporain celui-là, il faut lire *Littérature amérindienne du Québec*, un recueil assemblé

VOIR PAGE F 2: INNUS

LIVRES

Le grand dérangement

L'ADP, un des plus importants distributeurs, déménage

FRÉDÉRIQUE DOYON

On déplore fréquemment, par les temps qui courent, le peu d'espace consacré au livre. Que dites-vous de 220 000 pieds carrés? On ironise, bien sûr, puisque c'est le manque de visibilité — médiatique, notamment — qu'on pointe en parlant d'espace du livre. Mais, après tout, pourquoi dénigrer l'espace physique qu'il occupe, alors qu'à force de réclamer de nouvelles tribunes pour le livre, on en oublie déjà un peu le véritable lieu de son déploiement: l'imaginaire, l'espace mental...?

Et 220 000 pieds carrés, c'est la superficie des futurs nouveaux locaux de l'Agence de distribution populaire (ADP). Quatre terrains de football en un même édifice, si on peut se permettre l'analogie. Le 23 décembre prochain, une fois acheminées les dernières commandes de Noël sur les rayons des librairies assaillies de clients qui font leurs emplettes à la dernière minute, l'ADP déménagera à Longueuil. Fait divers, dira-t-on, mais entreprise d'une ampleur démesurée pour le secteur, si l'on considère que le principal distributeur de livres de langue française au pays gère 52 000 titres, dessert quelque 5000 clients, y compris plus de 100 éditeurs d'ici et d'ailleurs (France, Belgique, Suisse), 250 librairies québécoises et autres petits commerces et grandes surfaces du pays qui accueillent les livres. Pour ce faire, l'ADP monopolisera 400 remorques pendant

10 jours pour réaliser cette «distribution extraordinaire». Et c'est sans compter les 20 autres camions qui transporteront étagères et convoyeurs. Le grand dérangement, ni plus ni moins.

Considérant que 1000 à 100 000 exemplaires (pour les dictionnaires Larousse) circulent pour chaque titre, ce sont près d'un demi-milliard de bouquins qui traverseront le fleuve. On croit d'emblée que le manque d'espace dans les locaux actuels justifie ce grand dérangement. Mais non, «on est forcé de déménager», indique Serge Côté, directeur de la logistique chez ADP. Le nouveau propriétaire de l'édifice de Montréal, où l'ADP loge depuis 28 ans, surfe sur la vague du développement immobilier qui roule actuellement sur le quartier sud-ouest.

«C'est presque taillé sur mesure pour nous», lance M. Côté à propos de la bâtisse, qui abritait auparavant l'entreprise Albums DF Limités. Une promenade sur les lieux révèle, une fois passé l'espace de bureau (le dixième de l'espace total), un premier champ, la salle de préparation des commandes. Dans la seconde grande salle, on procède à la vérification de l'emballage et de l'adressage des quelque 10 000 colis qui entrent et sortent chaque semaine, en moyenne. Les nouveautés (ou offices) sont traitées à part des autres titres. Un immense convoyeur en «U» passe de l'une à l'autre salles pour faciliter la gestion de la marchandise.

Car, dans ce gigantesque entrepôt, tous les livres, que l'on identifie d'ailleurs bien souvent par leurs



220 000 pieds carrés, c'est la superficie des futurs nouveaux locaux de l'Agence de distribution populaire (ADP). Quatre terrains de football en un même édifice.

pois en grammes plutôt que par leurs titres, perdent leur aura et deviennent égaux. Ici, manipuler un livre ou une conserve de petits pois, «c'est la même chose», dira spontanément le directeur. Hors les murs, toutefois, c'est une autre histoire. «Il y a des normes plus importantes à respecter, puisque c'est un objet culturel», explique-t-il, racontant l'épisode d'une commande de livres sur le kamasutra qui s'était retrouvée par mégarde chez des religieuses! Inutile de dire qu'une erreur de livraison de petits pois aurait fait moins de vagues. «Il y a beaucoup d'interven-

nants aussi; on fait en sorte que le plus de monde possible profite de cette manne culturelle.»

La dernière salle, celle de l'entrepôt, compte pour près de la moitié de la superficie totale. On y stocke environ 6000 grandes étagères qui portent chacune quelque 1500 livres (format best-sellers). De toutes ces salles, on accède au débarcadère. Il faut savoir que les retours de surplus d'exemplaires constitue 35 % des activités de mise en marché. Des 50 000 best-sellers envoyés d'un éditeur, 35 000 trouveront place en librairie mais ne seront pas, évidemment, toujours

tous vendus. Les 15 000 restants servent à renflouer les rayons des librairies et autres magasins. Mais avec la durée de vie des livres qui s'amenuise, une fraction de ceux-ci prendront inévitablement le chemin du recyclage, avoue délicatement M. Côté.

Ce déménagement est le second remue-ménage important de l'année dans le secteur du livre, après celui des éditions Fides, qui ont remis les rênes de la distribution entre les mains de Socadis en juin dernier.

Le Devoir

INNUS

SUITE DE LA PAGE F 1

par Maurizio Gatti dans les Cahiers du Québec chez Hurtubise HMH. On y trouve des contes et des légendes, des poèmes, des romans, du théâtre, des récits et des témoignages. Un de ces contes, signé Christine Sioui Wawanolath, raconte la conquête du territoire des oiseaux verts par les oiseaux jaunes. Et il faut être aveugle pour ne pas y voir une métaphore de l'histoire amérindienne.

«Les oiseaux verts essayèrent de s'adapter à leur nouvel environnement du mieux qu'ils purent. Mais ils n'étaient pas heureux. En fait, leur seul bonheur était de se faire raconter par des plus âgés de très vieilles histoires qui racontaient que leurs ancêtres pouvaient voler dans le ciel», écrit-elle.

Dans un autre conte, Tshakapesh, celui-là même qu'on retrouve dans les récits relatés par Savard, s'amuse des arguments du maître du oui et du maître du non autour de la souveraineté du Québec. «Alors, Tshakapesh rejoignit sa sœur et lui dit: "Laissons-les se chamailler et profitons du beau temps." Et ils respirèrent joyeusement leur route», écrit l'auteur, André Dudemaine.

Un autre livre tente de mettre sur papier cette âme amérindienne. Ce sont Splendeurs amérindiennes, signées Michel Noël, que l'éditeur Henri Rivard a réunies dans un beau livre relié. Les textes sont accompagnés de tableaux d'artistes amérindiens. «Le poète avait raison, écrit Myra Cree dans sa préface: "L'artiste est un oiseau qui ne chante bien que dans son arbre généalogique"».

Pour les Amérindiens, cet arbre prend ses racines très loin dans l'histoire de l'Amérique. «Je suis enraciné dans ce continent comme le sont les cèdres millénaires, rabougris mais toujours verts, qui vivent en Abitibi, sur le grand territoire de mes ancêtres anishnabés», écrit Michel Noël.

En introduction de son livre, Maurizio Gatti cite Roméo Sagana-sh, porte-parole des Cris du Québec, qui dit regretter que «les jeunes Cris d'aujourd'hui n'aient pour modèles que des politiciens plutôt que des écrivains et des poètes». Voilà, avec ces livres, une infime partie du tort causé aux communautés amérindiennes, qui est ainsi réparée.

LA FORÊT VIVE

Rémi Savard
Boréal
Montréal, 2004, 225 pages

RÉCITS DE MATHIEU MESTOKOSHO, CHASSEUR INNU

Serge Bouchard
Boréal
Montréal, 2004, 200 pages

LITTÉRATURE AMÉRINDIENNE DU QUÉBEC

Maurizio Gatti
Hurtubise HMH,
«Cahiers du Québec»
Montréal, 2004, 279 pages

SPLENDEURS AMÉRINDIENNES

Michel Noël
Éditions Henri Rivard
Montréal, 2004, 200 pages

ÉCHOS

Congrès des traducteurs

L'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec tient son congrès annuel le 5 novembre prochain, au Centre Mont-Royal, sous le thème *Les Professions langagières,*

éthique et praxis. Anne-Marie Dussault, présidente de la Fédération des journalistes du Québec, y donnera la conférence d'ouverture sur l'éthique journalistique. Des échanges auront également lieu sur la notion de profession. Le programme complet est disponible à l'adresse www.ottiaq.org. — *Le Devoir*

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848. 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Champion et Ouncemectoo

TOMSON HIGHWAY



«Highway tisse souvenirs d'enfance, rêves surréels, réalité pitoyable et humour bouffon dans un fascinant... entrelacement d'histoires.» *Montreal Gazette*

Reflets

de la littérature canadienne-française



Champion et Ouncemectoo
ROMAN
25 \$
353 pages
Disponible chez tous les bons libraires

Prise de parole

Regroupement des éditeurs canadiens-français

NANCY HUSTON



Professeurs de désespoir

«C'est un essai où Nancy Huston s'est vraiment fait plaisir et où je pense beaucoup de gens qui aiment la littérature vont aussi se faire plaisir.»

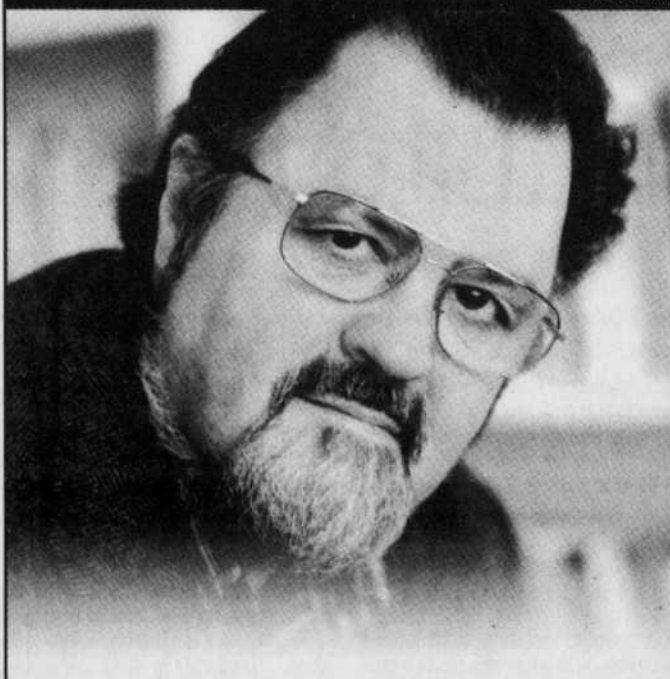
> Pascale Navarro, *Radio-Canada - Indicateur présent*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

© Mihai Mangulea

Roman

XYZ éditeur



L'engagé est le plus dur des romans de Bruno Roy. L'illustration honteuse des abus dont ont été victimes les enfants de Duplessis.

Bruno Roy
L'engagéroman
276 p. • 22 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Olivieri

librairie • bistro

TROPISMES IMAGINAIRES

Causerie
avec
Louis Gauthier

Auteur notamment de
Voyage au Portugal avec un Allemand, Fides.
Prix de la Ville de Montréal 2002

Animateur
Gilles Dupuis

Dans le cadre des
Lundis du CRILCO.
U de M

Avec le soutien du Conseil
des Arts du Canada

Lundi 1^{er} novembre
19 heures

RSVP 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

LITTÉRATURE

ENTRETIEN

Paul-Marie Lapointe
devant l'espace utopique de la parole

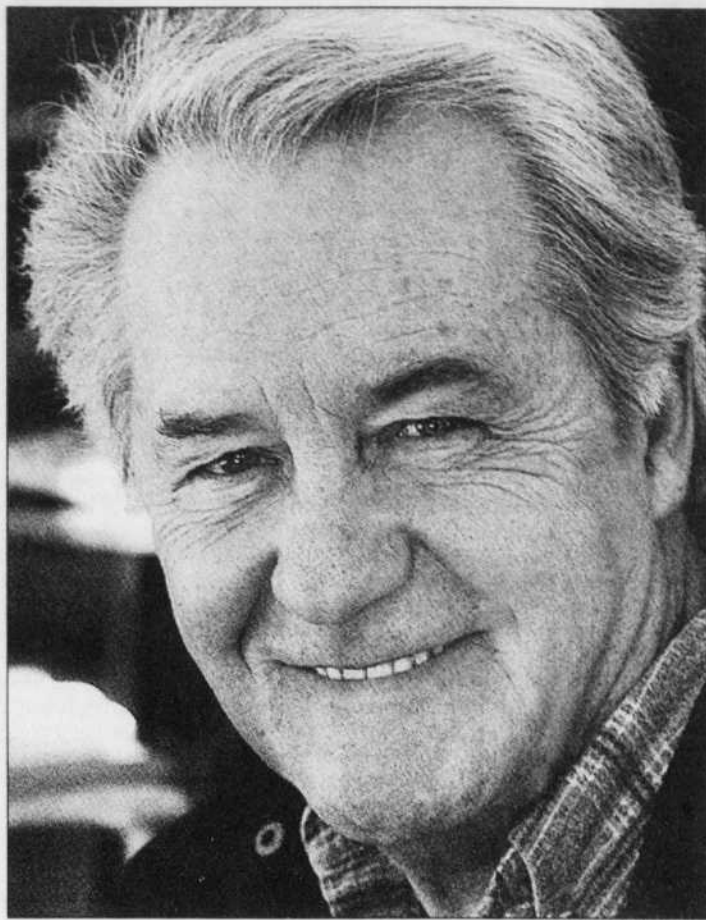
Scrutant sa seconde rétrospective aux Éditions de l'Hexagone, le poète Paul-Marie Lapointe retrouve non pas la stabilité d'un monument mais toute la fragilité d'un langage personnel. *L'Espace de vivre* est en fait un inventaire profus, où l'observation de l'art et des humains donne naissance à un regard joueur, mais aussi très inquiet devant la marche des sociétés.

THIERRY
BISSONNETTE

S'il est un poète qui nous interdit de séparer la forme du contenu, l'expérience du monde et celle du langage, c'est bien Paul-Marie Lapointe. Emprunté à Novalis, le titre de sa rétrospective de 1971 — *Le Réel absolu* — pouvait suggérer cette réconciliation de perspectives où la poésie, humanité de l'homme, se voit accorder un rôle de fondation autant que de suspicion.

Fraîchement arrivé de Saint-Félicien à la fin des années 1940, le jeune Lapointe fut littéralement parrainé par Claude Gauvreau, qui accueillera le manuscrit du *Vierge incendié* comme un exemple de liberté créatrice. Illustré par Pierre Gauvreau, le recueil de l'adolescent sera publié peu après le manifeste *Refus global* et chez le même éditeur éphémère, Mythra-mythe. Puis, après une douzaine d'années de silence, le surréalisme juvénile du *Vierge* évoluera à travers un humanisme conséquent, où la libération des mots et celle des hommes deviendront indissociables. C'est alors le lyrisme majestueux de *Choix de poèmes* puis de *Pour les âmes*, où la parodie du discours religieux n'est pas sans révéler le désir d'une liaison moderne entre l'esthétique et le sacré.

Une deuxième rétrospective vient maintenant rassembler les états plus récents de cette écriture, soit la période allant de *Tableaux de l'amoureuse* (1974) jusqu'à *Espèces fragiles* (2002). Bien qu'il ait laissé le soin à Gilles Cyr de bâtir cette somme, Lapointe y entrevoit l'occasion de ressaisir l'unité souterraine de plusieurs décennies d'écriture: «*L'espace de vivre* est un vers du dernier recueil que j'ai publié. Je trouve que ça coiffe assez bien l'ensemble de mes poèmes, qui ont trait à la vie quotidienne, la vie en soi, la vie contre la mort quoi... Je ne vois pas tellement de différences entre les périodes couvertes par les deux rétrospectives, sinon que mon approche est peut-être devenue plus philosophique avec le temps. Le côté plus obscur et plus complexe des choses est supplanté par l'espace de vivre, qui est la poésie.»



ARCHIVES LE DEVOIR

«La difficulté de vivre dans le monde actuel nous paralyse parfois, ce qu'il faut combattre», fait remarquer Paul-Marie Lapointe.

En deçà de cette solidarité qui unit ses recueils, *L'espace de vivre* possède tout de même des constantes propres. Dans tous les livres qui le composent, on remarque entre autres une dimension empirique, sinon expérimentale: des tableaux, des sculptures, des expositions, l'œuvre de René Crevel et une série de voyages mexicains servent en effet de déclencheurs aux différents recueils, ce qui diffère quelque peu de la parole démiurgique et souveraine de la première rétrospective. Alors que tous les recueils sont repris intégralement, le grand laboratoire d'Écritures, dont les deux volumes totalisaient plusieurs centaines de pages, est ici représenté sous formes d'extraits. «Je les ai sélectionnés selon un principe de variété, explique l'auteur, car ça empruntait plusieurs tangentes. Écritures, en gros, c'était une exploration dans ce que le poème a de plus obscur, mais à partir de mots très concrets. Ce sont les mots qui parlent, dans toutes sortes de positions.» Cette rétrospective offre également une première publication en tirage ouvert des livres d'artistes de Lapointe, soit *Bouche rouge* et *Tombeau de René Crevel*. Quelques textes marquants publiés dans des revues apparaissent aussi, tel ce *Nô télévisé* ou encore un poème pour Roland Giguère à l'occasion d'un numéro spécial de *La Barre du jour*.

Bien qu'il reconnaisse des chan-

nous dirigent, pour dire que le monde, ce n'est pas que ça, c'est aussi des millions de personnes qui réussissent à se lever le matin et à se trouver des raisons de vivre.»

On reconnaît là cette préoccupation pour les «petits hommes», qui peuplent tant de poèmes de Lapointe, de même que l'inquiétude fraternelle qui traverse la plupart de ses productions. Habité par un sentiment certain de catastrophe, l'homme est cependant d'avis que, pour un jeune poète d'aujourd'hui, il est moins difficile qu'en 1948 de bousculer le langage. «Oui, je pense que c'est plus facile, parce qu'il existe, dans différentes formes d'art, plusieurs voies d'avant-garde et un dynamisme qui ne nécessitent pas le même genre de table rase qu'à l'époque du *Vierge incendié*.»

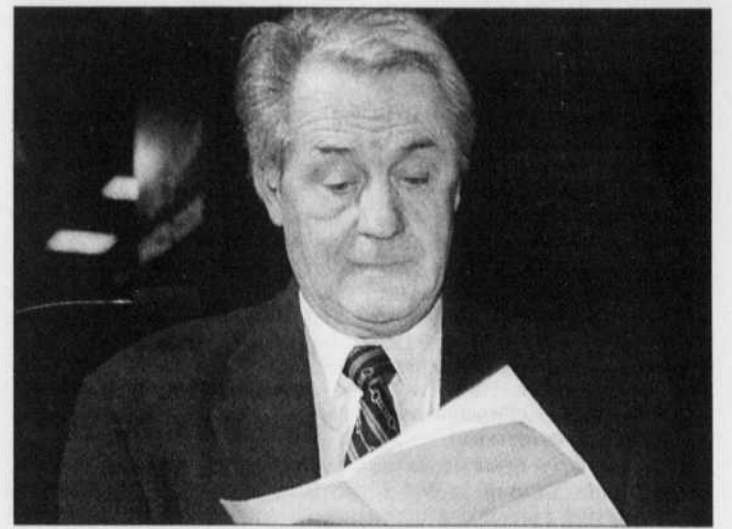
Tout se passe comme si la fibre révolutionnaire des deux derniers siècles avait balayé jusqu'à la possibilité d'une habitation du monde. Assistant au spectacle d'un cynisme omnipotent sous les apparences que déploie l'actualité, celui qui mettait jadis le feu aux poudres entrevoit maintenant chaque matin comme l'objet d'une conquête plus valable que toutes les subversions d'un jour: «La difficulté de vivre dans le monde actuel nous paralyse parfois, ce qu'il faut combattre. Il y a des millions de personnes intéressées par le fait qu'il y ait du soleil le matin et que les enfants rient et jouent. Il faut passer par-dessus ces périodes-là, continuer à vivre, sinon c'est la catastrophe. Je pense que la poésie est thérapeutique pour celui qui l'écrit, et ça peut aussi servir aux autres, même si on croit parfois que ça touche bien peu de gens. La poésie enseigne à vivre vraiment, à savoir vivre sur terre sans se mettre du côté des gens qui détruiraient tout.»

L'ESPACE DE VIVRE
Paul-Marie Lapointe
L'Hexagone
Montréal, 2004, 648 pagesPaul-Marie Lapointe
en quelques dates

- 1929. Naissance à Saint-Félicien, au Lac-Saint-Jean.
- 1948. Grâce à Claude Gauvreau, il publie *Le Vierge incendié*, dans la foulée du manifeste *Refus global*.
- 1950. Il devient journaliste à *L'Événement* après avoir travaillé à la Banque Nationale de Saint-Félicien.
- 1959. Il participe au lancement de la revue *Liberté*.
- 1954-1961. Journaliste à *La Presse*, il abandonne ce poste pour participer, comme directeur de l'information, à la fondation du *Nouveau Journal* de Jean-Louis Gagnon.
- 1964. Il apparaît dans *Un chat dans le sac*, le film aux accents révolutionnaires de Gilles Groulx.
- 1965. Parution de *Pour les âmes*.
- 1964-1969. Rédacteur en chef

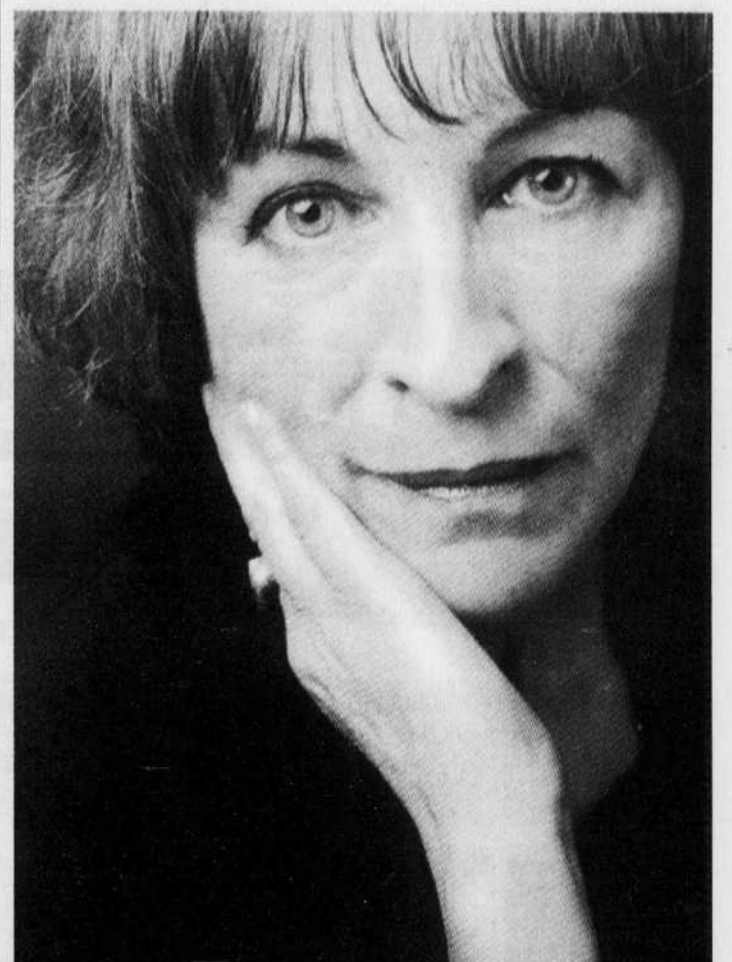
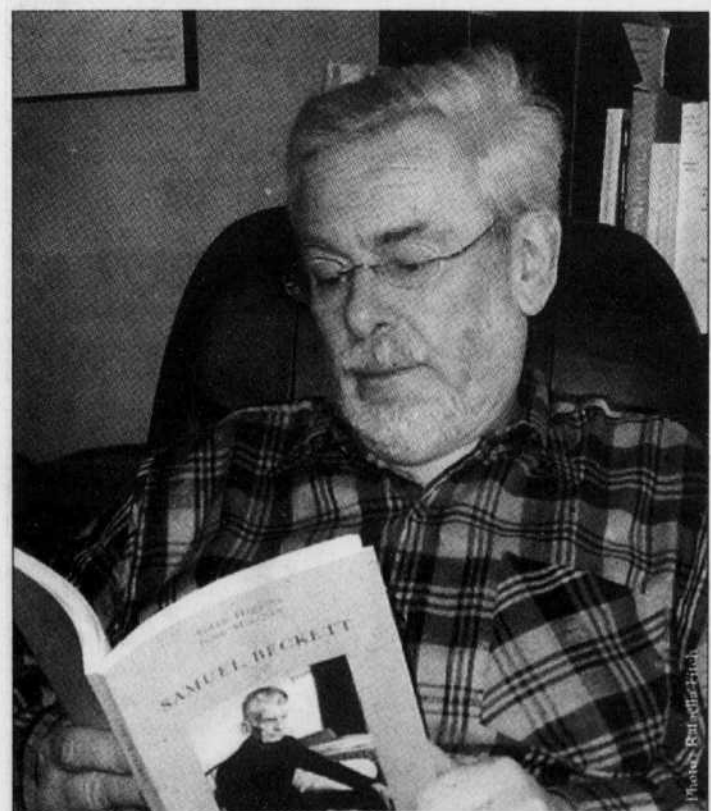
du magazine *Maclean*, ancêtre de *L'Actualité*. Il occupe par la suite diverses fonctions de direction à Radio-Canada jusqu'à sa retraite.

- 1971. Prix Athanase-David, plus haute distinction littéraire remise par le gouvernement du Québec, et prix du Gouverneur général du Canada pour son recueil *Le Réel absolu*.
- 1987. Parution d'un choix de textes dans la prestigieuse collection «Poète d'aujourd'hui» chez Seghers.
- 1998. Prix de la francophonie Leopold Sedar Senghor.
- 1999. Au Salon du livre de Montréal, il reçoit le prix Gilles Corbeil pour l'ensemble de son œuvre, accompagné d'une bourse de 100 000 \$.
- 2001. Doctorat honoris causa de l'Université de Montréal.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Paul-Marie Lapointe a reçu le prix Gilles Corbeil en 1999 pour l'ensemble de son œuvre.

Francine
D'AMOUR
Le Retour
d'Afrique«Un roman
magnifique et
douloureux.»Marie-Claude Fortin
La Presse«Véritable
entomologiste
des sentiments,
Francine D'Amour
orchestre avec une
grande maîtrise
d'écriture son
nouveau roman.»
Suzanne Giguère
Le DevoirFélicitations à
Brian T. Fitch
finaliste auPrix de la Gouverneure générale
du Conseil des Arts du Canada

pour son essai,

Le langage de la pensée et l'écriture.
Humbolt, Valéry, BeckettXYZ
éditeurComme
un roman...En vente partout
412 pages - 27,95 \$

UN RENDEZ-VOUS

Prenez le petit-déjeuner
avec JANETTE BERTRAND
le dimanche 31 octobre,
à l'hôtel Ritz-Carlton de Montréal,
dans le cadre des rencontres
« Archambault reçoit ».Billets en vente dans tous les magasins Archambault
ou sur le site www.archambault.ca

SODIC

SODIC

Libre Expression
QUÉBECOR MEDIARoman
234 pages • 19,95 \$Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Témoin de la dilution du monde

La Shoah imaginée
à travers le regard sensible d'Alain GagnonCHRISTIAN
DESMEULES

«Le sucre ne sert à rien quand c'est le sel qui manque», assure un proverbe yiddish. Car il y aura toujours pour certains êtres des blessures incapables de guérir, une distinction impossible à effacer entre le superflu et l'essentiel.

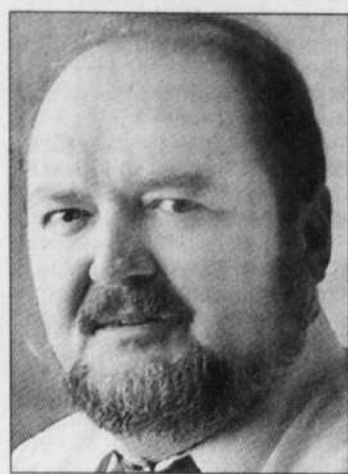
Dans le ghetto juif d'un pays d'Europe centrale, une rafle nazie annonce pour Jakob Eliyakim, un jeune garçon de douze ans, le début de «la déliquescence du monde». C'est-à-dire l'éclatement de sa famille, la vie dans les camps de concentration, les privations, l'horreur inimaginable.

Quatorzième roman d'Alain Gagnon, *Jakob, fils de Jakob* nous plonge avec sobriété dans l'horreur de la Shoah, au milieu d'une Seconde Guerre mondiale qui s'essouffle, d'un côté comme de l'autre des fils barbelés. Tour à tour romancier, nouvelliste et poète, l'auteur s'agencie en publiant de façon régulière depuis une trentaine d'années. Ses romans *Sud* (Pleine Lune, 1995) et *Lélie ou la vie horizontale* (Triptyque, 2003) ont, parmi une production abondante, reçu un accueil critique enthousiaste.

L'insidieuse culpabilité d'être en vie

Adopté secrètement par la famille d'un colonel de la Wehrmacht qui désapprouve en silence l'entreprise nazie («L'Allemagne gouvernée par des fiers-à-bras de brasserie contre des communistes alliés momentanément à des mâcheurs de chewing-gum ploutocrates...»), Jakob a la vie sauve, connaît de nouveau le bonheur, goûte à l'amour avec Elke — l'une de ses nouvelles demi-sœurs. Et du coup s'installe en lui l'insidieuse culpabilité d'être en vie.

«Ne donnais-je pas raison aux



Alain Gagnon

SOURCE TRIPTYQUE

nazis lorsqu'ils affirmaient que nous, Juifs, n'avions ni noblesse, ni âme, ni courage?» Mais avait-il seulement le choix d'agir autrement? Il l'affirme pourtant lui-même avec lucidité: «À l'époque, par réflexe de survie, je crois bien avoir ordonné à mes oreilles de ne plus entendre, à mes yeux de devenir aveugles et à mon imagination de ne rien pressentir au-delà de ce que la prochaine heure pouvait apporter.»

Au milieu de la barbarie des bombardements alliés sur Dresde («Il pleuvait des étoiles sur la terre»), Jakob-Ludwig se sauve en compagnie de Tandja, son autre demi-sœur, tandis qu'ils se butent à une milice nazie en fuite. D'autres misères plus tard, il sera recueilli à Montréal par un oncle. Un nouveau départ, suivi d'un mariage plutôt malheureux avec une Juive sioniste, jusqu'à ce qu'il tombe un jour, à l'Expo 67, sur Helmut von Stauffenberg, son «frère» allemand, qui lui apprend que Tandja a elle aussi survécu à la débâcle nazie.

Sans trop réfléchir, Jakob abandonne tout pour partir en Alle-

magne à la rencontre de Tandja. Une tristesse indissoluble, la culpabilité et le souvenir de l'horreur absolue s'amalgament afin de prendre la forme de cet amour immense pour la seule femme qui puisse vraiment comprendre. Ils vivent tous les deux dans la parfaite inconscience du temps: «Nous occupons une patrie bizarre dont nous étions les seuls habitants.» Ce seront vingt années de bonheur amoureux, de lent effacement du souvenir. Jusqu'à ce que la maladie atteigne Tandja au cœur même de sa mémoire.

La trace indigne des mots

Condamné à quatre ans de pénitencier pour homicide involontaire après avoir mis fin aux souffrances de la femme qu'il aimait, «dans la douceur d'un sommeil provoqué», l'existence de Jakob Eliyakim se terminera avec l'éclat d'un fait divers. Dans le cimetière juif de Montréal, l'homme s'immolera au kérosène sur la tombe de son épouse. Une façon de boucler la boucle. De se débarrasser de sa culpabilité et de rejoindre les siens en partageant, d'une certaine manière, leur mort carbonisée.

Avec un style sobre, effacé et toujours juste, Alain Gagnon fait entendre sans trop insister la ligne mélodique de la désespérance. Une contribution sensible et remarquable à l'une des «horreurs magistrales» qui ont défiguré le dernier siècle.

«Les mots laissent des traces indignes», estimera finalement Jakob. C'est-à-dire que l'essentiel manque toujours. Et que sans doute personne, comme l'écrivait Paul Celan, ne peut témoigner pour le témoin.

JAKOB, FILS DE JAKOB

Alain Gagnon
Triptyque

Montréal, 2004, 166 pages

Les limbes de l'Amérique

En 1985, lors de la sortie du film *Le pays où révent les fourmis vertes*, le cinéaste allemand Werner Herzog déclarait: «Notre civilisation est sans respect pour ces cultures vieilles de plusieurs millénaires. Elles disparaissent l'une après l'autre et la situation est sans issue. Je veux parler de cette terrible tragédie, de la perte immense que constitue, pour l'humanité, la disparition d'une culture, d'une langue.»

Dans *De Marquette à Veracruz*, l'écrivain Jim Harrison, le romancier des minorités aux poignets liés, s'interroge: «Combien de temps encore à ignorer le sort réservé aux communautés amérindiennes du continent?» Chez nous, il y a longtemps que l'image de l'Indien qui «gardait les portes de la nuit en Amérique» a disparu des écrans de la télévision, mais que sait-on vraiment de l'univers amérindien?

François Chabot est anthropologue. Il a côtoyé les Innus pendant plusieurs années, tant à Betsiamites qu'à Uashat (Sept-Îles). Dans *La Mort d'un chef*, il nous invite à découvrir la communauté innue d'Uashat Mak Mahotenam, enclavée dans la baie de Sept-Îles. À travers le regard d'un vieux chef innu, il évoque l'avenir chancelant de ceux qu'on appelait traditionnellement les Montagnais. À la croisée du rêve, de l'histoire et du réel, ce chant d'amour et de dépossession parle plus largement des menaces qui pèsent sur les identités culturelles amérindiennes.

Pantomimes désarticulés

Pierre Uapistan, le vieux chef innu, vient de mourir à 82 ans. «Il se prépare à revoir ses innombrables souvenirs.» Progressivement, sa voix se fait forte, puissante, furieuse et passionnée. Il revoit les Innus d'Uashat errant entre les bungalows et le centre commercial «construit au milieu des terrains de cueillette de fruits sauvages». Il se souvient du jour où ils ont cédé leurs droits ancestraux à Hydro-Québec pour la construction de centrales hydroélectriques sur la rivière Sainte-Marguerite: «Les Innus étaient restés abasourdis avec des chèques, un cimetière ancestral noyé dans le grand bassin, sans oublier les équipements et les abris de chasseurs disparus sous l'eau... Ils avaient perdu le sens de leurs vies.»

Le vieux chef est inquiet. Un Indien n'est jamais propriétaire des terres qu'il habite, il n'en est que le dépositaire pour les générations suivantes. Sans «territoire spirituel», les Innus ne sont plus rien, condamnés à flotter, sans mémoire, dans «les limbes de l'Amérique». Comme s'il se lançait éveillé dans un grand rêve, il se rappelle qu'autrefois, nomade libre et heureux, il passait «des nuits célestes en raquettes à parcourir le Nistassinan», le territoire ancestral innu.

De son refuge d'éternité, il regarde s'effiloche sa famille, sa mémoire, sa langue et les valeurs amérindiennes. La déchéance de son peuple lui éclate en plein visage: alcoolisme, toxicomanie, violence, folie. Autant de fileaux engendrés par la sédentarisation. Dans ce théâtre absurde, les siens sont devenus de pauvres «pantomimes désarticulés» sans fierté, sans respect des aînés, sans vision. Un éternel peuple de locataires soumis à la loi fédérale sur les Indiens, déresponsabilisés, sans titre de propriété sur les terres où ils vivent.

Le défunt à l'âme vive et rêveuse a d'autres visions. Un ours boit dans un bar. L'animal est de mauvais poil. Il s'adresse au chef dans sa langue. S'il boit une bière, c'est parce que l'eau autour du dépotier est contaminée par des résidus de métaux toxiques. Le chef, pensif et mélancolique, s'emporte: «Les Blancs, avec leur avidité et leur cupidité [...], ont détruit l'intégrité de l'ours, comme ils l'ont fait avec l'Indien et son indépendance.»

Innu pour l'éternité

Dans un autre rêve, il s'approche d'une tente de prospecteurs miniers: trois caribous discutent en fu-



Suzanne Giguère

mant de la disparition qui les guette depuis l'avènement des barrages. Le lendemain, en signe de protestation, couchés devant le barrage sur leurs pattes croquevillées, ils ne bougent plus, pétrifiés devant «le cercueil de la nation». Le symbole est puissant. L'irruption de ces courts récits allégoriques apporte une note de fantaisie et de poésie mais n'efface pas le débordement de colère du vieux chef.

Deux peuples peuvent-ils se comprendre lorsque l'un parle un langage rationaliste et l'autre celui de la mythologie? Cette question hante le roman de François Chabot. S'il semble impossible de rétablir l'harmonie de l'état originel du peuple innu, existe-t-il un exutoire salutaire face à sa désespérance? À la fin du roman, la petite-fille du chef prend la parole.

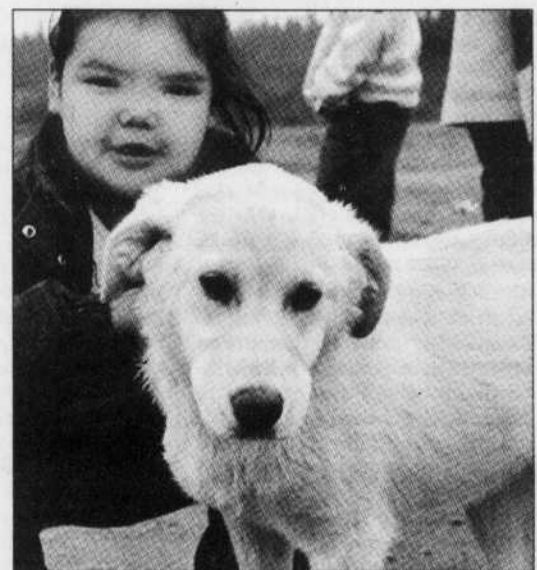
À sa grand-mère qui lui demande si elle a entendu et vu le rêve de son grand-père, elle répond: «Il m'a indiqué le chemin, celui de nos valeurs ancestrales, dans un monde sans territoire ni tradition liée à la terre... Il sait qu'il est Innu pour l'éternité.» Le vieux chef a transmis à sa petite-fille le désir de la postérité et lui a légué le pouvoir de rêver: «Les jeunes Innus doivent rêver leur vie dans un monde sans repères pour l'instant... Un peuple sans rêves s'ouvre à la dérision et à la déraison...»

Avec *La Mort d'un chef*, François Chabot signe un premier roman coup-de-poing. Le romancier nous livre un triple témoignage sur la communauté innue de la baie de Sept-Îles: philosophique et poétique pour la confrontation de l'âme humaine, pédagogique pour le travail de mémoire et politique pour résister à l'oubli. Dans une prose souple, des dialogues vivants et une langue fluide.

LA MORT D'UN CHEF

François Chabot
Triptyque

Montréal, 2004, 108 pages



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Jeune Innue avec son chien, près de Sept-Îles.

Les conseils de vos libraires indépendants

LE MORAL DES TROUPES

Jimmy Beaulieu Mécanique générale/400 coups, 17,95\$

Dans la vague d'autofiction en BD, Jimmy Beaulieu s'impose avec cet album au traitement graphique en noir et blanc, précis et très expressif. Le scénario voisin souvent avec un monologue introspectif peu banal. C'est, à mon avis, à mettre au rayon des incontournables en BD. YVES GUILLET Librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)



L'INTELLIGENCE DU CORPS

Pierre Bertrand Liber, 23\$

Une des plus belles lectures philosophiques de ces dernières années. La pensée de Pierre Bertrand nous fait être à la fois volcan, océan et roseau. À lire absolument!

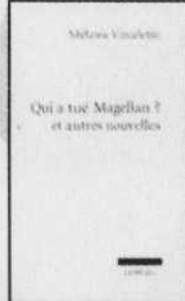
LAURENT BORRÉGO Librairie Monet (Montréal)

QUI A TUÉ MAGELLAN ? ET AUTRES NOUVELLES

Mélanie Vincelette Lemeac, 14,95\$

Mélanie Vincelette maîtrise pleinement son écriture dans ces onze tableaux tout en nuances et subtilité dans lesquels elle peint avec émotion, sur un ton toujours juste, des portraits sensibles et intenses d'hommes et de femmes à la recherche de l'amour.

JOHANNE VADEBONCOEUR Librairie Clément Morin (Trois-Rivières)



SINGULIERS VOYAGEURS

Hélène Vachon Québec Amérique, 19,95\$

Fuis clos théâtral, rencontre improbable de quatre individus ordinaires que rien ne rapproche, réflexion sur la fidélité, la vengeance, la différence et le désir, ce roman nous porte en provoquant les souvenirs de nos propres rencontres brèves et la mémoire de leur force. MÉLANIE QUIMPER Librairie Pantoute (Québec)

LE VOL DU CORBEAU

Ann-Marie MacDonald Flammarion-Québec, 34,95\$

Au début des années 60, dans une base militaire en Ontario, le meurtre d'une petite fille secoue la communauté. Madeleine, 8 ans, en sortira brisée. Devenue adulte, elle voudra découvrir la vérité. Un roman bouleversant et dense qui traite de l'innocence perdue.

LINA LESSARD Les Bouquinistes (Chicoutimi)

le libraire
Journal littéraire bimestrielet
www.lelibraire.org
Portail du livre au QuébecAvec l'aide de Patrimoine Canada
Canada

Une réalisation des librairies indépendantes:

LIBRAIRIE
PANTOUTEMORIN
Lignes • Café
Magazines • BoutiquesLes
EnquêtesLIBRAIRIE
LE FURETEURLibrairie
Monet

Pour informations: info@lelibraire.org

Bouton d'or Acadie

Reflets

de la littérature canadienne-française

Nouveauté

Tihtiyas et Jean, Tihtiyas naka Jean, Tihtiyas and Jean

Un jour, Tihtiyas, une jeune Passamaquoddy âgée de 12 ans, voit sur la mer un ours immense qui approche des côtes. Quelle n'est pas sa surprise de constater qu'il s'agit d'un bateau! À travers le regard de Tihtiyas, on assiste à la grande aventure de l'arrivée, de l'installation et du premier hiver des Français à l'île Montserrat (Sainte-Croix). Parmi eux se trouve un jeune garçon âgé de 12 ans qui se liera d'amitié avec Tihtiyas.

Texte en français et en anglais de Nathalie Gagnon
Texte en passamaquoddy de Donald Secomah
Illustrations de Naomi Nishuan

ISBN 2-922203-76-3
36 pages \$7,95

Bouton d'or Acadie
234C 236, rue St-Guy, Québec, Québec (N.B.) G1C 1W1
Téléphone: 508-882-1367 Téléphone: 508-834-7577
Courriel: bouton@reflets.com.qc.ca

http://refc.ca

Félicitations

à
PASCALE QUIVIGER

finaliste au

Prix du Gouverneur général

«Pascale Quiviger décrit avec virtuosité un univers de plénitude, méditerranéen et chaotique, que vient rompre la passion amoureuse. *Le cercle parfait* est un roman qui allie une forme rigoureuse et envoûtante à une réflexion sur la nature destructive de l'amour.»

(Marie-Claire Blais, France Daigle, Pierre Yergeau)

L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Hockey, femmes et écriture

LOUIS CORNELIER

Vous m'excuserez de tant de légèreté, mais je trouve l'idée vraiment bonne: écrire un roman scandé par la saison du Canadien de Montréal. Pour 2003-04, ça donne 93 chapitres, c'est-à-dire un par match. Roman, d'ailleurs, n'est peut-être pas le terme le plus juste pour désigner ce projet qui sent l'autofiction à plein nez. «*J'aime ce journal*», avouera, au passage, le narrateur prénomé... Matthieu!

Il a peine trente ans, une blonde simple et sympathique, une sœur qui se cherche de lit en lit et des amis de gars qui, comme lui, aiment les femmes et le hockey. *Ça sent la coupe* ne traite de rien d'autre, en fait, que «des déboires et des boires de la gang» qui, passion du narrateur oblige, se déroulent à la lueur d'une télé 51 pouces qui ne jette que du hockey.

Dans une langue drue et crue, empruntée au style oral, le narrateur raconte la vie qui va en multipliant les analogies entre l'existence et le hockey. Pendant les entractes, qui servent à se préoccuper des «petits détails de la vie qu'on met de côté quand la rondelle tombe au centre de la glace», il se rapproche de son amoureux: «*Vas-tu me faire une pipe au premier entracte?*». Les matchs des Méchants Mardis Molson Ex à RDS, bien arrosés, lui rendent parfois la main molle: «*Quand t'es saoul, c'est plus dur d'écrire. Je suis saoul.*» Il n'y en a jamais, comme le veut la tradition, de vraiment facile, mais de petites victoires en petites défaites, le hockey et l'écriture rendent le reste supportable, voire agréable parfois.

Le samedi 6 décembre 2003 — Canadien 3, Hurricanes 1 —, un orgasme, survenu à contretemps, met un terme au train-train et fait entrer notre homme dans un état léthargique. Plus capable de la mettre dedans, comme on dit, sinon dans un filet amoureux désert. Quand une copine de baise le largue un soir de match Canadien-Maple Leafs en lui lâchant un brutal «*tu vas être obligé de te crosser...*», le Matthieu n'en mène pas large: «*Oui, je vais être obligé de me crosser. Pas facile, avec la face de Mats Sundin qui fait trois pieds de large sur mon écran.*»

Une adolescence qui s'étire

C'est qu'il est, au fond, comme le reste de sa gang, privé de repères autres que ceux du quotidien (baise, bière, hockey, dans ce cas) et que la relative insignifiance de son existence, par la force des choses, lui apparaît enfin sans qu'il sache trop qu'en faire. À l'image d'une génération cool et sympathique mais cruellement anémique, c'est-à-dire privée de valeurs communes fortes et vraiment signifiantes, *Ça sent la coupe* nous plonge ainsi au cœur d'un univers plein d'un fragile confort et d'une indifférence qui s'ignore mais qui finit par faire mal quand le besoin de sens finit par s'imposer. Est-ce assez pour être heureux, semble alors se demander le romancier, que cette adolescence qui s'étire en trips de gang, en amourettes toujours à recommencer et sans véritable plan de match?



JASON COHN REUTERS

Aimer le hockey (ou n'importe quoi d'autre) parce qu'il permet d'oublier qu'on a une vie.

Aimer le hockey (ou n'importe quoi d'autre) parce qu'il permet d'oublier qu'on a une vie, aimer écrire «*parce que c'est un coup de vent quand il fait 35 °C, parce que c'est une grosse couverture en laine quand il fait -35 °C*», c'est-à-dire en guide de réconfort, est-ce cela vraiment vivre et vraiment écrire?

Le narrateur, un soir de Saint-Valentin Canadien-Sénateurs, se fera enfin volontariste: «*Une seconde d'amour, ça vaut mille fois plus que des années de baise insignifiante. Tu le sais pas encore, ça te fait peur. Mais Rick, je te le dis, faut que tu plonges, un jour, faut toujours que tu plonges, un jour.*» Mais comment faire, quand le sens manque, pour plonger dans la bonne direction? Peut-être commencer, à l'exemple du narrateur, par se servir des séries pour faire un peu d'introspection.

Jeune, énergique, rafraichissant, mais aussi plein d'un désarroi qui n'a pas les mots justes pour se nommer et d'une insignifiance irondeuse mais délétère, ce roman, sous ses allures anodines, en dit peut-être plus sur notre temps que bien des œuvres plus prétentieuses. Le hockey vous manque? Profitez-en donc pour chercher du sens avec le narrateur de *Ça sent la coupe*.

ÇA SENT LA COUPE

Matthieu Simard
Stanké
Montréal, 2004, 272 pages

POÉSIE

Migrations discrètes de l'Oie

En toute irrégularité, pas à pas,
l'initiative éditoriale de Benoît Chaput
semble germer sur une poésie québécoise en ruine

THIERRY
BISSONNETTE

Quelque temps après avoir fêté sa première décennie, voilà que L'Oie de Cravan annonçait son déménagement dans de «vastes» locaux. Il y a de quoi nager en plein fantasme à propos de cette petite maison d'édition, qu'on peut du moins situer dans la lignée des Cahiers de la file indienne, de L'Erta, de L'Estérel, du Noroît et d'autres entreprises artisanales où on a eu à cœur de matérialiser adéquatement le livre de poésie.

En toute irrégularité, pas à pas, l'initiative éditoriale de Benoît Chaput semble germer sur une poésie québécoise en ruine («*les Oies de Cravan naissent des mâts pourris*», disait Louis Scutenaire), ce qui donne lieu à d'émouvantes anomalies. Après une période plutôt calme, deux nouvelles plaquettes prolongent les avenues représentatives de la maison. D'une part, Franz-Emmanuel Schürch s'inscrit dans un territoire balisé notamment par Pierre Peuchmaurd et Benoît Chaput alors que Maïcke Castegnier ranime d'autre part la veine dérisoire et gentiment hirsute de Karina Mancini, d'Urbain Desbois et des quelques bédésistes de L'Oie.

Présentés comme des «illustrations hermétiques», les poèmes de Schürch partagent cet érotisme un peu déconcerté qui marquait l'univers d'Aloysius Bertrand et dont on retrouve des échos plus près de nous chez un certain Joël Pourbaix. Volontiers surannée, vieille Europe, l'écriture de ce professeur de philosophie et dégustateur de vins emprunte les voies de l'ellipse, de la sentence et de l'énigme, ce qui teinte déjà le titre du recueil (*Une autre fois*). Dans une première partie extrêmement réussie, l'auteur va de brefs poèmes bien ciselés à des suites fragmentaires, voire au conte, cette hésitation formelle se moultant

sur une réalité chaotique: «*Par l'eau le monde doublé se pénètre / Et tu tires dans tes poumons l'air / Oubliée / Reprise / La structure / Entre miroir et fenêtre s'échappe.*» D'apparence simple, la parole accumule les symboles et deviendra en cours de route plus obscure, perdant parfois la force d'évocation très sensible des premiers textes. Par son étrange noblesse, ce livre n'en demeure pas moins d'une haute tenue.

Objets trouvés

Quant à Maïcke Castegnier, son *Achillée distante* se veut davantage ingénue. Des promenades urbaines ou champêtres y donnent lieu à un sentiment d'insolite, la poésie demeurant cette apparition accidentelle par laquelle les choses les plus banales voient leur sens s'élargir. (L'achillée, «herbe à dindes», est d'ailleurs une plante des plus répandues, faisant oublier qu'Achille en avait pansé les plaies de ses guerriers.) Tout aussi soignée que le précédent, ce recueil est illustré par des

photographies de brocantes auxquelles répondent ces objets trouvés que sont les poèmes. Ceux-ci, se moquant de la profondeur, enfilent les anecdotes en y décelant parfois matière à s'illuminer un instant: «*L'amour des amours passés / c'est ainsi que le cervelet droit / appelle son double et s'épanouit / devant les miroir relinqueurs.*»

En marge d'un contexte trop précis, L'Oie de Cravan ne rassemblera certainement pas une nouvelle génération de poètes. Elle préfère la pierre et les jardins, la contemplation des vanités, les petites joies imprévues — qu'elle imprime quand ça lui chante.

UNE AUTRE FOIS

Franz-Emmanuel Schürch
L'Oie de Cravan
Montréal, 2004, 74 pages

L'ACHILLÉE DISTANTE

Maïcke Castegnier
L'Oie de Cravan
Montréal, 2004, 41 pages

EN BREF

Porte-lettres
de Papineau

Un élégant porte-lettres ayant appartenu à Louis-Joseph Papineau sera mis en vente à Montréal le 15 novembre, lors d'une vente aux enchères organisée par Légor de Saint-Hippolyte et Drouot. L'élé-

gant objet, orné de fleurs de lys dorées, a sans doute contenu plusieurs des lettres publiées chez divers éditeurs, ces dernières années, par l'infatigable chercheur Georges Aubin. Selon les responsables de la vente, la pièce peut être estimée à 2000 \$. La vente aura lieu au Ritz Carlton à compter de 20h. — *Le Devoir*

Olivieri
librairie > bistro

OLIVIERI
Au cœur de la culture

mercredi 3 nov. à 19 heures

Places limitées
Billets en vente à la librairie
5 \$ (sauf amis d'Olivieri)

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

Conférence avec



JEAN-JACQUES NATTIEZ
Musicologue et professeur à
l'université de Montréal

À l'occasion de la parution du
tome 2 de *Musiques. Une encyclopédie pour le XXI^e siècle* publié
chez Actes Sud sous la direction
de Jean-Jacques Nattiez

TOME II :
LES SAVOIRS MUSICAUX

Qu'est-ce que la musique ?
Qu'est-ce qu'être musicien ?
Comment apprend-on la
musique ?

Le deuxième volume de cette
encyclopédie questionne le phé-
nomène musical tant du point de
vue historique, anthropologique,
psychologique, que biologique,
voire médical.

Le grand retour de
FRANCINE
OUELLETTE

Feu, la rivière profanée
576 pages - 29,95 \$

À LIRE DÈS LE 8 NOVEMBRE
Le premier volet de cette
nouvelle et audacieuse saga.



Libre Expression
QUÉBECOR MEDIA

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE

La méridienne

« Parmi nos écrivains nés après 1950, très rares sont ceux qui, comme Marie-Andrée Lamontagne, font de l'identité québécoise une question cruciale. Elle nous fait découvrir en Beauce un raffinement et un cosmopolitisme que nous n'aurions jamais imaginés. »

— Michel Lapierre

LEMEAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Rachel
LECLERC

Visions volées

« Visions volées n'est pas un roman facile, c'est un grand roman. *** »
Réginald Martel
La Presse

Roman
288 pages • 22,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

Là-bas dans la forêt

Je connais un gars à qui l'industrie forestière vient de coûter environ 2000 \$ en frais de dentiste. Il a commencé à serrer les dents le jour où un ingénieur est venu lui dire qu'une compagnie allait couper les bouleaux jaunes tricentennaires de sa forêt pour planter de petites épinettes noires à la place. On a beau aimer les épinettes, il y a quand même des limites.

Parmi les nombreux usages possibles d'une forêt debout plutôt que changée en planches et en pâte à papier, il y a le maquis. Nos petits révolutionnaires des années 60 envisageaient d'établir des camps d'entraînement à la lutte armée dans les forêts du nord du parc de La Vérendrye. Ils n'allèrent pas plus loin que Prévost, dans les Laurentides. Le sous-commandant Marcos connaîtrait un peu plus de succès (médiatique, sinon militaire) avec sa Selva lacandonne. Quant au célèbre défoliant 2,4,5-T, mieux connu sous le nom d'Agent Orange, on sait qu'il fut inventé expressément pour permettre aux militaires américains de métamorphoser la jungle vietnamienne en un vaste couloir de pylônes électriques.

La forêt (de *foris*, «dehors») a depuis toujours joué le rôle de refuge et de marge, de foyer de résistance. Les bêtes elles-mêmes s'aventureraient plus souvent à découvrir si une partie de la population ne continuait de leur tirer dessus par réflexe sentimental. «Nous pensions, racontait un de ses frères Bielski dont je vais maintenant parler, qu'il serait plus facile de fuir entre les arbres si les choses venaient à se gâter.» On est en Biélorussie, au début des années 40. Le rouleau-compresseur nazi vient de balayer ce territoire et les steppes de l'Ukraine voisine, en route pour Moscou. Partout, des soldats soviétiques débandés, coupés de leurs unités, refluent à travers la campagne et vont chercher un abri du côté de l'épaisse forêt de résineux, de tourbières et de bouleaux, appelée *pushcha*



Louis Hamelin

là-bas. Certains s'y regroupent pour composer les premiers noyaux de partisans.

Dans la foulée des troupes régulières de la Wehrmacht se pointent aussitôt les sinistres équipes spéciales de la SS chargées de l'élimination de ces populations juives qui ont le malheur d'engorger l'espace vital promis aux futurs colons du Troisième Reich. Cette histoire a été racontée mille fois et, pourtant, elle semble toujours aussi incroyable. Sur la place publique des villes, on sépare les artisans et la main-d'œuvre valide des autres, hommes, femmes, enfants de tous âges et vieillards, qui sont ensuite escortés aux portes de la cité, obligés de se dévêtir et de plier soigneusement leur linge avant de s'aligner devant les fosses communes fraîchement creusées au fond desquelles ils basculeront comme des quilles, descendus à la mitrailleuse par des paramilitaires carburant à la vodka. Fait à noter, les Allemands ne manqueront jamais d'auxiliaires lettons, lituaniens et polonais pour procéder à cette réédition, en version plus efficace et plus systématique, des bons vieux pogroms d'antan. À Babi Yar seulement, 33 000 juifs seront passés par les armes en l'espace de deux jours. Et il ne faudra que quelques mois pour que Himmler, «inquiet pour l'équilibre psychologique des membres des pelotons d'exécution», en vienne à superviser la mise

en service des premières chambres à gaz.

Le mythe des juifs d'Europe marchant à l'abattoir comme des agneaux (avec la brève et sanglante exception que représente l'insurrection du ghetto de Varsovie) est contredit par au moins un fait historique encore peu connu puisque longtemps enfoui dans les archives soviétiques et qui n'attendait maintenant plus que de trouver son Spielberg pour faire résonner les caisses enregistreuses. Le premier livre de Peter Duffy, Américain d'origine italo-irlandaise qui se fait précéder, excusez du peu, d'une préface signée Simone Weil, n'a rien d'une grande œuvre littéraire. C'est plutôt un document qui fait du bien en même temps qu'une histoire étonnante racontée dans un style correct, capable de tenir en haleine les passionnés obligés, comme moi, de compter les panzers et les T-35 (ah! le blindage du T-35...) plutôt que les moutons pour arriver à déjouer l'insomnie.

C'est donc l'histoire de trois frères, Tuvia, Asaël et Zus, qui connaissent la forêt comme le fond de leur poche. Matamores sur les bords, craints et respectés, un brin ripailleurs et chanteurs de pomme, pas du tout le genre à se laisser marcher sur les pieds. Belles têtes, aussi, à des lieues du cliché du sémité à longue barbe cramponnée à sa Torah. Ils se réfugient d'abord dans les bois qui entourent la ferme familiale pour échapper aux premières persécutions. Refont surface, se ravitaillent chez des amis sûrs, disparaissent de nouveau, à la barbe des nombreuses milices collabo qui rêvent de leur régler leur compte. Insaississables. La mort des parents, suivie de celle de la femme et de la petite fille de l'un d'eux, tous fauchés au bord d'une des fosses évoquées ci-dessus, va tout changer. Tuvia a compris que le régime hitlérien s'est donné pour mission de les exterminer jusqu'au dernier. Ses frangins et lui ne reconstruiront désormais qu'une seule forme d'héroïsme:

survivre jusqu'à ce que la guerre finisse.

Un noyau de proches échappés des griffes nazies se constitue bientôt autour d'eux. Il en arrive d'autres. Les Bielski aident leurs coreligionnaires à s'évader du ghetto et à trouver le chemin de la forêt. Fini de prier en attendant le prochain massacre! «J'aime mieux sauver une seule vieille juive, disait l'aîné, que de tuer dix soldats allemands.» Et c'est de nouveau l'exode, dans une version nordique inédite. Ces maquisards juifs doivent se méfier non seulement des nazis et de leurs collaborateurs mais aussi de l'antisémitisme ravivé des résistants russes et polonais. Rien de tel qu'un ordre nouveau pour ressusciter les atavismes. La suite de l'histoire est saisissante: les juifs pillent des dépôts d'armes et nouent des alliances avec les partisans soviétiques, terrorisent les mouchards, font dérailler les trains, attaquent les convois militaires. Au plus fort de leur lutte, ils seront parvenus à créer une véritable ville camouflée au cœur de la *pushcha*, avec ses boutiques d'artisans, ses troupeaux, son hôpital, son cimetière et sa synagogue. C'était avant l'avènement des infra-rouges et de la télédétection satellitaire. On songe à un passage que cite l'auteur en exergue: «Impossible de rester humain, dans la forêt; on ne peut que s'élever au-dessus de ses semblables ou tomber très bas.» Chefs de guerre, les frères Bielski durent se montrer brutaux à l'occasion. Grâce à eux, 1200 juifs survécurent à l'Holocauste.

LES FRÈRES BIELSKI

Peter Duffy
Traduit de l'anglais par Oristelle Bonis
Préface de Simone Weil
Belfond
Paris, 2004, 425 pages

L'amour: réalité et absence

NAÏM KATTAN

Né en 1957, Antonio Muñoz Molina est sans nul doute l'un des romanciers espagnols les plus marquants aujourd'hui. Son roman *Pleine lune* reçu en 1998 le prix Femina étranger et il fut le lauréat de plusieurs autres prix.

En l'absence de Blanca est un court roman, une exploration du sens de l'amour et surtout de l'identité des amoureux. Nous sommes dans une petite ville au sud de l'Espagne. Mario, quittant son village natal, s'y rend pour travailler comme dessinateur dans l'administration municipale. Au départ, sa vie est bien rangée. Puis, la fiancée qu'il a connue à son village le quitte. Seul, tout semble prévu dans son existence, sans surprise. Il a acheté et meublé un appartement et attend tous les trois ans ses promotions statutaires. Un soir, un collègue l'entraîne dans un bar où il s'ennuie, n'ayant rien à dire à personne. Soudain, à côté de lui, une jeune femme se sent mal, se précipite à l'extérieur. Il la suit pour l'aider. Elle vomit et, à demi consciente, elle lui demande de la conduire chez elle.

Cette jeune femme, Blanca, appartient à la bourgeoisie, fait vaguement des études universitaires et est la compagne d'un peintre d'avant-garde qui aurait pu, croit-elle, ouvrir pour elle les portes de la grande ville. Mais il l'abandonne. Provinciale, en proie à l'alcool et à la drogue, elle rêve de fabuleuses aventures. Mario s'occupe d'elle, nettoie son appartement, l'amène à accepter un quotidien semblable au sien. Ils se marient et, pour Mario, l'amour est de tous les instants. Sa vie se résume à la présence de Blanca. À peine ses heures de bureau terminées, il se précipite pour

la retrouver: une femme au foyer qui a préparé le repas, qui l'attend.

Blanca rêve toujours d'art, de littérature et de cinéma, cite des noms dont Mario n'a jamais entendu parler. Elle remplit de petits emplois et demeure fidèle à son mari, jusqu'au moment où Onesimo, un autre peintre d'avant-garde, vient exposer ses installations dans sa ville de province. Elle agit comme son assistante bénévole et son vocabulaire est dès lors émaillé de termes à la mode empruntés à son artiste admiré. Mario méprise ce qu'il considère comme des bricoles les œuvres de cet homme, qu'il considère comme un farceur qui menace cependant son amour.

Un jour, rentrant chez lui, Mario ne trouve plus Blanca. Elle a tout emporté. Il croit qu'elle a accompagné son peintre à Madrid. Or, quelques jours plus tard, Blanca, une autre, surgit de l'ombre...

Molina fait état d'un monde à la fois banal et désorienté où la société, n'ayant plus d'assises, le sens de l'amour et celui de l'art se trouvent obscurcis par des termes qui décrivent des modes passagères. La confusion atteint finalement les personnes elles-mêmes. Qui est la femme aimée et où est l'homme qui lui a consacré chacune des heures de son existence? La banalité dérange autant que les frasques d'une liberté qui s'affiche dans la vacuité d'un art qui est prétention et faux-semblant.

EN L'ABSENCE DE BLANCA

Antonio Muñoz Molina
Traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon
Le Seuil
Paris 2004, 125 pages

À Sarajevo, 400 000 livres sont sans domicile

NICOLE VULSER

Sarajevo — La bibliothèque de Sarajevo, détruite par l'artillerie serbe dans la nuit du 25 au 26 août 1992 — comme le rappelle une plaque à l'entrée du bâtiment —, peine à renaître de ses cendres. Deux millions de livres, dont 3000 manuscrits rares, sont partis en fumée cette nuit-là, et le magnifique bâtiment construit en 1896, symbole de l'époque austro-hongroise, a été détruit à 90 %.

«Il n'y a pas eu de vainqueur dans cette guerre», explique Enes Kujundzic, le directeur de la Bibliothèque nationale et universitaire de Bosnie-Herzégovine. *L'esprit de ceux qui ont détruit la bibliothèque de Sarajevo est toujours présent autour de nous. Cet incendie visait à attaquer des livres, ce qu'il y a de plus précieux et de plus fragile dans un pays.*

Douze ans après cette tragédie, les livres qui restent ont été stockés dans une ancienne caserne, à l'autre bout de la ville, où près de 400 000 ouvrages sont accessibles au public. Le bâtiment conçu par l'architecte Carl Pach, qui a abrité au cours de son histoire la mairie, le Parlement, l'Académie des sciences et des arts de Bosnie-Herzégovine puis, depuis 1951, la bibliothèque, est aujourd'hui vide. Dans ce qui ressemble à un gigantesque hall de béton brut, là où Jean-Luc Godard a tourné plusieurs scènes de *Notre musique*, l'artiste Jannis Kounellis expose, depuis cet été, une installation composée de... centaines de livres.

Pourquoi le chantier de la reconstruction traîne-t-il autant? «Au sein du gouvernement, il n'y a pas de personnalité forte qui puisse s'emparer du dossier», affirme le directeur, M. Kujundzic. *Nous n'avons pas d'argent. L'UNESCO nous a aidés à revivre comme institution, mais la question de la rénovation du bâtiment, c'est autre chose.* Dès les accords de Dayton, en 1995, l'Autriche a contribué à hauteur de 750 000 euros (1,7 million \$CAN) à la reconstruction du toit et de la coupole, avant que l'Union européenne finance la consolidation des murs extérieurs et la



AGENCE FRANCE-PRESSE

En 1992 la bibliothèque de Sarajevo a été détruite par l'artillerie serbe, comme le montre cette photo de 1996. Depuis, la reconstruction à l'identique de ce symbole de culture a été complétée, mais l'aménagement de l'intérieur se fait toujours attendre.

création d'étages.

Les travaux visant à rebâtir la bibliothèque à l'identique ont été achevés en mars et ont coûté 2,1 millions d'euros (3,1 millions \$CAN) à l'Union européenne. «Il faut procéder à l'aménagement intérieur du bâtiment, soit 6500 mètres carrés, qu'il faut équiper en électricité, chauffage, avec des données spécifiques pour les bibliothèques comme le degré d'hygrométrie», explique l'architecte chargé de la reconstruction, Hasan Ibrahimovic. *Mais tout est arrêté faute de crédits. L'aménagement d'un bel appartement à Sarajevo coûte entre 1000 et 1500 euros (1500 \$ et 2250 \$) le mètre carré. Ce sera bien plus cher pour l'aménagement de la bibliothèque.*

Un symbole architectural
La Ville de Sarajevo doit pro-

céder à un appel d'offres avant la fin de l'année. Mais rien ne semble encore arrêté concernant la destination finale du bâtiment. Le projet de consacrer tout l'espace à la bibliothèque ne semble pas assuré. Le maire et ses adjoints souhaiteraient y trouver des locaux. «Nous sommes, depuis 1956, les occupants légaux de ce bâtiment», rétorque le directeur de la bibliothèque, qui rêve d'un bâtiment dont la superficie s'approcherait de 20 000 mètres carrés. *Notre problème majeur, c'était de garder en vie l'institution de la bibliothèque.*

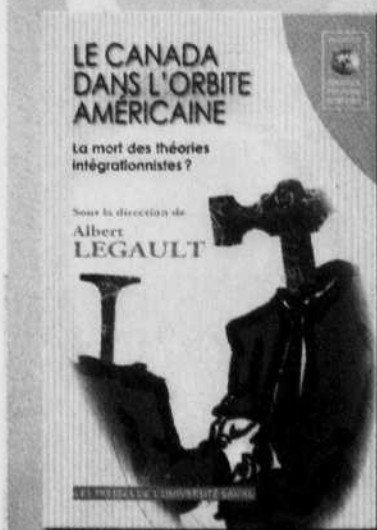
Cet objectif a été repris à son compte par l'UNESCO dans une déclaration de 1993, puis réaffirmé lors de la Conférence des bibliothèques nationales européennes à Vilnius (Lituanie), en septembre 2003.

L'engagement a alors été pris de reconstruire la bibliothèque de Sarajevo avec ses collections et de former son personnel, qui est passé de 108 personnes avant la guerre à 69 aujourd'hui.

L'édifice reste le symbole architectural de Sarajevo. «Avant la guerre, la bibliothèque était considérée comme une institution bosniaque, se souvient M. Ibrahimovic. Aujourd'hui, toute la question est de savoir à qui elle peut appartenir: aux Bosniaques, aux Serbes ou aux Croates? Pour le Musée national, c'est la même problématique. Ce sont des lieux de mémoire qui n'appartiennent plus à personne, qui ne sont plus des lieux de culture sur lesquels se concentre une identification nationale. Il ne faut pas oublier non plus qu'un poète serbe, Goran Simic, a été l'un des premiers à aider les pompiers pour tenter d'arrêter cet effroyable incendie.»

Le Monde

Sous la direction de
ALBERT LEGAULT
LE CANADA DANS L'ORBITE AMÉRICAINE



La mort des théories intégrationnistes?

Avec la collaboration de

Yves Bélanger
Valentin Chirica
André Donneur
Aude Fleurant
Athanasios Hristoulas
Michele Rioux
Stéphane Roussel

2-7637-8136-5
162 pages • 24 \$

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Achat à domicile
Nous achetons à domicile ou en librairie des livres et disques compacts de qualité. Arts, philosophie, littérature, histoire; musique francophone, classique, de jazz et d'avant-garde.
(514) 523-5628
LA BOUQUINERIE du plateau
799, Mont-Royal Est
Angle St-Hubert • Métro Mont-Royal

Reflets
de la littérature canadienne-française

Nouveauté
DANS LE PLI DES COLLINES
Martine Noël-Maw

Une rumeur pleine de malice salit la réputation du docteur Murray, le plus célèbre médecin de Fort San dans la vallée Qu'appelle. Sophie perce le mystère du drame du sanatorium, étouffé pendant plu de 70 ans : osera-t-elle révéler l'étonnante vérité cachée dans le pli des collines ?

DANS LE PLI DES COLLINES

http://refc.ca

LITTÉRATURE
ROMAN FRANÇAIS

Alain Fleischer ou la fin des temps

GUYLAINE MASSOUTRE

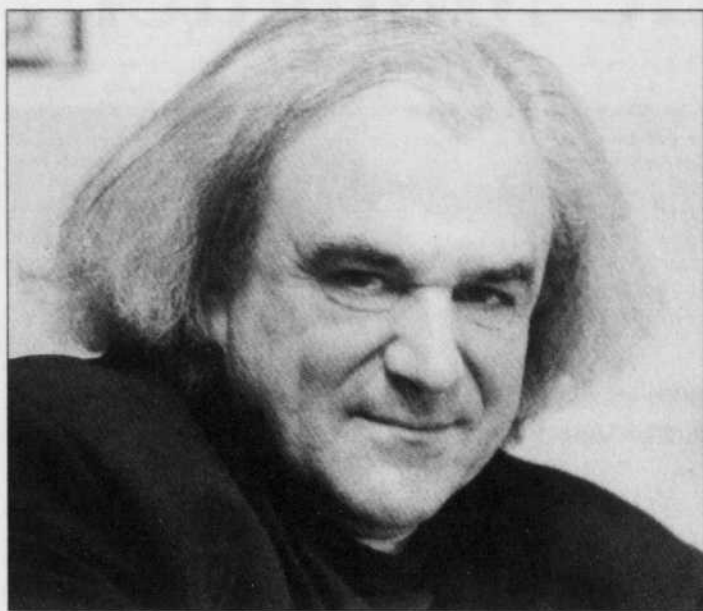
Alain Fleischer est apparu soudain dans l'univers du roman, cinéaste aux images baroques, toutes d'art composé. On dit de lui qu'il publie trop pour les écrire, ces gros romans rythmés et échevelés, et qu'il les dicte d'un souffle inspiré. On dit aussi que, malgré les jaloux, il va remporter un prix. Il est sûr que Fleischer, parce qu'il a une force, une détermination et un ton étonnants, bâtit une œuvre qui lui ressemble.

La Hache et le Violon diffère peu des précédents, sinon par l'anecdote. Avec cinq romans en quatre ans, sans compter les nouvelles — *Quatre voyageurs*, *Les Trapézistes et le rat*, *Les Ambitions désavouées*, *Les Angles morts* —, il passe en force et crée des images qui font écho. Si les intrigues varient, l'écriture est la même; nul doute que ces ouvrages forment un ensemble et répondent à un même désir.

Fleischer est-il un phénomène? Court-il après une ombre, précipitant sa course contre la montre, contre la fin? Fleischer, jouant des mots, est-il plutôt un compositeur? Ou un formidable conteur? Rapsodie et improvisation, ces mots qui concernent Liszt, il les envie, il les désire, et, à sa manière, il se les approprie. Son ambition est de couvrir l'espace, de rattraper le train en marche de la mémoire qui s'efface, à la recherche du temps perdu. Il dit et redit une société, une époque travaillées par delà des frontières, dans la communauté des immigrants, des artistes, des intellectuels à l'imaginaire et au destin enchaînés dans des correspondances à distance.

L'Europe ne date pas d'aujourd'hui

Est-ce le tournant du siècle ou la chute du communisme? Fleischer fait parler des narrateurs tendus à récapituler l'essentiel du XX^e siècle, à ne pas perdre leur



Alain Fleischer a publié cinq romans en quatre ans, sans compter les nouvelles.

monde, tant le nouveau l'efface rapidement. Peut-on oublier l'histoire, tant de gens qui l'ont vécue, subie et faite aussi?

Ici, un pianiste juif — hongrois, c'est l'histoire des Balkans —, raconte les premiers décès subits et plus que suspects, dans la rue, dans divers quartiers, un soir d'été de 1933. L'ambiance de musique et de mort provoque une étrange terreur intériorisée, une paralysie devant l'ampleur incontrôlable du complot. Comment, certain d'être partie prenante du groupe visé pour devenir bouc émissaire, vécut-on l'angoisse du pire? Le roman répond: comme le début de la fin du monde, annoncée par Spengler.

Cette attente prend une double forme: celle d'une amitié entre ce pianiste et un vieux luthier — du nom symbolique de Chamanski —, habile à méditer sur les peurs politiques et historiques, comme à jouer du violon, et celle d'une interdiction de musique — musique à l'index! —, que la commu-

nauté du ghetto s'ingénie à nommer la «Symphonie du silence».

Et puis, comme dans chaque ouvrage de Fleischer, il y a Esther, la jeune nièce du pianiste qui, en ces temps meurtriers, explore les aspects pervers de sa sexualité avec lui. L'histoire de honte et de sadomasochisme est montée avec méticulosité. Dans le même temps, une contre-offensive musicale se déroule dans le vieux quartier: des policiers y trouvent la mort, et le luthier s'y trouve mêlé.

La course des spectres

L'affaire se corse. L'épidémie prend l'allure d'une apocalypse. Un mois plus tard, la peur tient tous les esprits. «*La fin du monde*, dit le narrateur, n'est pas un coup de hache frappé dans le présent mais, suite à ce coup de hache, la rupture des amarres entre le présent et l'avenir qui le remorque habituellement.» La hache, c'est ainsi qu'on nomme l'événement.

S'ensuit alors une série de péripéties livrées à l'imagination. Dans une méditation sur la complexité des identités et des sentiments d'appartenance nationale ou transnationale, comme il en existe de multiples en cette Europe multiséculaire, Fleischer invente une stratégie artistique de résistance à la hache invisible. On n'en dévoilera pas ici les astuces, les joies ni les déboires. Mais, sachons-le, la musique et Esther entament ensuite une danse macabre, une sorte d'improvisation libre, avec variations, sur l'air magnifique de *La Jeune Fille et la mort*.

Un mois plus tard, l'aliénation collective atteint un seuil critique. Le récit également. Une élection est organisée, qui se transforme en une version du conte de *La Belle au bois dormant*. L'histoire se poursuit en 1944. Le pianiste a survécu comme chef de camp allemand. On y retrouve Esther. Enfin, une certaine Esther. Puis sa fille, Esther également, qui trouvera la mort en Israël. L'histoire a basculé aux États-Unis, dans les années 70, et continue de nos jours. A New York, c'est de nouveau la fin des temps, mais Fleischer n'insistera pas.

Qu'est devenu le monde en 2043, aux yeux d'un jeune homme de 130 ans? Il vit dans la communauté chinoise convertie au judaïsme de Jérusalem. Qu'on y découvre la déferlante chinoise, rencontrant l'adaptation juive: les métrages souriants de Yelousaleng font basculer cette lancinante reprise de l'histoire, dans la musique nostalgique d'un morceau rejoué. On se prend à penser: qu'importent les mains, du moment que l'air sonne bien. Demeurent des images fortes; mais la littérature y gagne-t-elle davantage?

LA HACHE ET LE VIOLON
Alain Fleischer
Le Seuil
Paris, 2004, 421 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Petites danses macabres

CHRISTIAN DESMEULES

Dans un bidonville inondé par des pluies torrentielles, une petite communauté de laissés-pour-compte décide d'emménager au cimetière voisin en se distribuant les cryptes et les mausolées. Dans un coin, un enfant tente de percer un péroné avec un canif ébréché pour s'en faire une flûte (*Ici repose Nevares*). La première et la plus longue des six nouvelles qui composent le recueil de l'écrivain catalan Pere Calders expose d'emblée l'omniprésence de la mort dans le Mexique traditionnel: «*La frontière qui sépare les morts des vivants est si ténue que la pluie peut l'effacer.*»

Dans un autre de ces «*réécits mexicains*», on assiste à un meurtre parfaitement gratuit, accompli sans cligner des yeux et sans remords, avec quelque chose de parfaitement animal dans son insouciance (*Frivole fortune*). Des échos du Mexique zapatiste distillent la violence sous toutes ses formes: politique ou domestique. Des paysans résignés et dévots qui prennent possession, parce qu'ils y voient une image de la Vierge, d'un visage de femme dessiné à la craie par un garde-barrière pour passer le temps (*La Madone du passage à niveau*). Des rixes immuables et dérisoires qui donnent à l'histoire des airs de honquet (*La Bataille du cinq mai*).

Pere Calders est né à Barcelone en 1912. Engagé du côté des forces démocratiques, la fin de la guerre civile espagnole et la défaite républicaine le poussent à s'exiler au Mexique en 1939, où il vivra plus d'une vingtaine d'années. Écrit après son retour en Espagne, *Ici repose Nevares* y paraîtra en 1968. L'écrivain espagnol, dont l'œuvre est parfois placée sous le vague étendard du «*réalisme magique*», est mort en 1994.

Une œuvre tout entière écrite en catalan, encore très peu traduite en français, dont les *Chroniques de la vérité cachée* (Trabucaire, 2002) constituent sans doute le noyau. Calders déploie dans ces nouvelles une sorte de so-

briété chatoyante qui enveloppe sa phrase de mystère. Ainsi qu'un regard d'étranger, à la fois distant et émerveillé, sur l'insondable puits de l'âme mexicaine. Car comme il l'écrit dans sa postface, «*les gens, là-bas, font des choses qu'il faut, sous d'autres latitudes, inventer pour des personnages de fiction.*»

ICI REPOSE NEVARES ET AUTRES RÉCITS MEXICAINS
Pere Calders
Traduit du catalan par Denis et Robert Amutio
Les Allusifs
Montréal, 2004, 150 pages

Marc-François Bernier

ÉTHIQUE ET DÉONTOLOGIE DU JOURNALISME

Édition revue et augmentée

Préface de Dominique Wolton

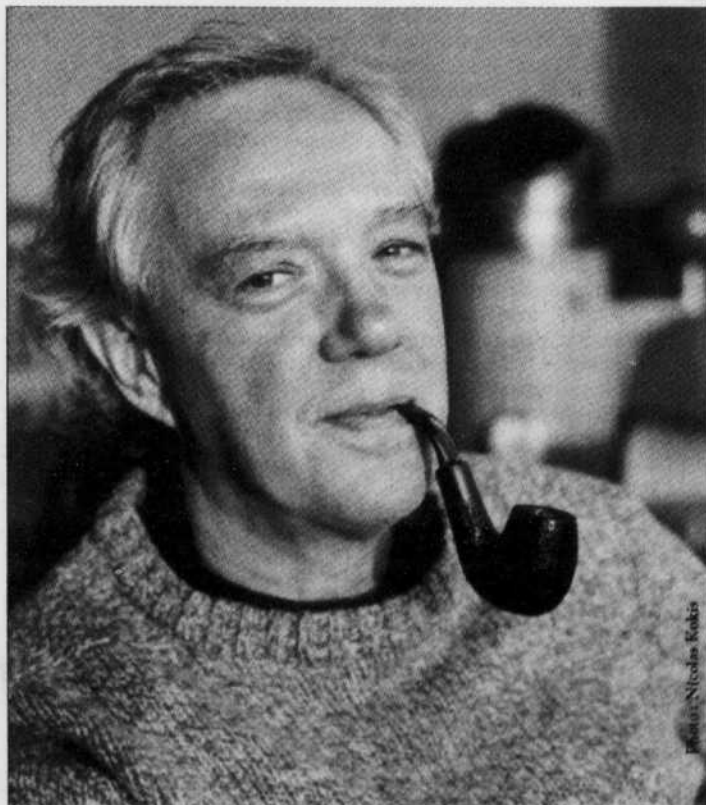
ÉTHIQUE ET DÉONTOLOGIE DU JOURNALISME

Marc-François BERNIER

ISBN 2-7637-8133-0
426 pages • 34,95 \$

« Quiconque prétend informer le public a une obligation de vérité et d'intérêt public, d'intégrité, d'équité et d'imputabilité pour être à la hauteur du droit du public à une information de qualité. Ces devoirs, qui distinguent l'information de la propagande et de la désinformation, s'imposent aussi bien aux animateurs radiophoniques les plus provocateurs qu'aux journalistes les plus chevronnés. »

La nouvelle édition de *Éthique et déontologie du journalisme* recense de façon exhaustive les principes et les règles que les journalistes se sont progressivement donnés depuis plus de 100 ans. Cet ouvrage est sans doute le plus complet du genre à être publié en langue française.



Félicitations à Sergio Kokis finaliste au Prix de la Gouverneure générale du Conseil des Arts du Canada pour son roman, *Les amants de l'Alfama*

XYZ éditeur

Les Éditions PUL-IORC
Tel. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie Belanger • pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Andrée A. Michaud



Andrée A. Michaud
Le Pendu de Trempe



Pourquoi Paul Faber s'est-il pendu dans la clairière près du triste village de Trempe? N'est-ce pas lui qui avait dit, vingt-cinq ans avant: « Je n'accepterai de mourir qu'au jour où j'aurai eu la preuve de l'existence de Dieu »?

Hélène Vachon



Hélène Vachon
Singuliers voyageurs

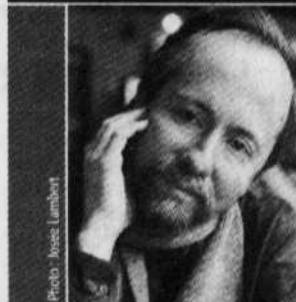


Un huis clos « ferroviaire » au rythme soutenu, aux dialogues justes et aux personnages excentriques, ennemis de toute mesure, quatre hors-la-loi « très très bien », sous tous rapports.

LA HACHE ET LE VIOLON
Alain Fleischer
Le Seuil
Paris, 2004, 421 pages

ICI REPOSE NEVARES ET AUTRES RÉCITS MEXICAINS
Pere Calders
Traduit du catalan par Denis et Robert Amutio
Les Allusifs
Montréal, 2004, 150 pages

André Gervais



André Gervais

QUAND JE PARLE D'ELLE



Lire André Gervais, malgré l'actuelle mode poétique à la transparence et à un lyrisme souvent décadent, c'est réapprendre à lire, mot à mot, à inventer et à se laisser surprendre, dérouter, choquer même. Et pourquoi donc la littérature ne serait-elle qu'un territoire convenu et confortable?

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LITTÉRATURE

ENTRETIEN

L'invention de Manguel

Né Argentin et de nationalité canadienne, Alberto Manguel vit en France, à Châtelleraut, dans sa bibliothèque de Babel. Il vient de publier son journal de lecteur et une courte biographie de Kipling, l'homme qui écrit les aventures de Mowgli depuis sa maison du Vermont. Rencontre avec le lecteur de Borges.

PHILIPPE LANÇON

Longtemps, Alberto Manguel a déménagé. Il demeurait quelque temps dans un pays, une ville, le temps d'y dormir, d'y rêver peut-être, d'y créer une bibliothèque surtout. Il y éprouvait aussi l'étymologie de son nom. Mangel, en allemand, signifie manque, faute. Ses grands-parents maternels gardaient les terres d'un aristocrate russe. Ses grands-parents paternels étaient des bijoutiers, juifs d'origine autrichienne. Tous les Manguel émigrèrent en Argentine avant la Première Guerre mondiale. Leur petit-fils rappelle en souriant que, « dans la traduction de la Bible par Luther, il est écrit que ceux qui travaillent avec des mots manquent, mangeln ».

Un lecteur est un homme à qui il manque à peu près tout, sauf les mots des autres. Manguel a fait de ces manques un plaisir, et de ce plaisir, lentement, sans diplôme ni administration de carrière, une profession. Il n'écrit que parce qu'il a lu. Rond, petit, barbu, il laisse percer sous ses lunettes des reflets de joie enfantine, comme si le regard baignait sans cesse dans l'aube imaginative de ses auteurs de chevet: Stevenson, Kipling, Chesterton.

Né en Argentine, il a passé son enfance en Israël, sa jeunesse à Buenos Aires, la suite en France, en Angleterre, à Tahiti, au Canada, en Angleterre et en France de nouveau. Depuis 1985, il est de nationalité canadienne. Il écrit en anglais. Il parle et lit le français, l'espagnol, l'allemand, l'italien, le portugais. Il a 56 ans et ses seules racines semblent naître des pages, nombreuses, qu'il n'a pas oubliées.

Longtemps, dans ses lieux de passage, il travailla peu. La lecture était une vertu impunie, infinie, un vice qui le remplissait du plaisir insouciant et pertinent qu'il ne cesse, dans ses propres livres d'*«écrivain-lecteur»*, de redistribuer: dans *Une histoire de la lecture* (Actes Sud/Leméac) et *Dans la forêt du miroir* (Actes Sud/Leméac). La redistribution se poursuit dans son nouveau livre, le plus intime de tous: *Journal d'un lecteur*. De juin 2002 à mai 2003, il relit chaque mois un livre qui l'a fondé. Par exemple, *Kim*, de Kipling (dont Manguel publie au même moment une brève biographie, claire et d'une tendresse didactique); les *Mémoires d'outre-tombe*, de Chateaubriand; *Don Quichotte*, de Cervantès; *Le Désert des Tartares*, de Buzzati; *L'invention de Morel*, de Bioy Casares; le *Signe des Quatre*, de Conan Doyle; etc.

La bêtise n'était pas son fort

Chaque livre est le fil rouge d'un mois. Il ouvre bien sûr sur d'autres livres; sur des souvenirs, des rêves, des observations. Il colore la vie, les idées, les sensations, les opinions du lecteur Manguel sur les événements qui passent: un oiseau dans la neige, deux tours qui s'effondrèrent, une guerre imbécile en Irak, un mur qu'il faut réparer, une insomnie, une discussion avec ses fils. Le livre pourrait ne jamais cesser. D'ailleurs, Manguel le dit, un bon livre n'a pas de fin: il recommence, se redéploie. « J'avais même pensé, dit son auteur, tenir ce journal avec un livre unique. Je crois que j'aurais choisi Don Quichotte. On n'en finit pas. J'ai bien dû l'ouvrir

cinquante fois. » Un chapitre, entre autres, le bouleverse: celui où la nièce et le curé brûlent les livres du chevalier. En 1973, quand Alberto Manguel est revenu en Argentine pour quelques mois, sa bibliothèque de jeunesse avait disparu. Dans son journal, il rêve que sa bibliothèque a disparu: « C'est comme entrer dans une maison vide. » Même l'oubli a disparu.

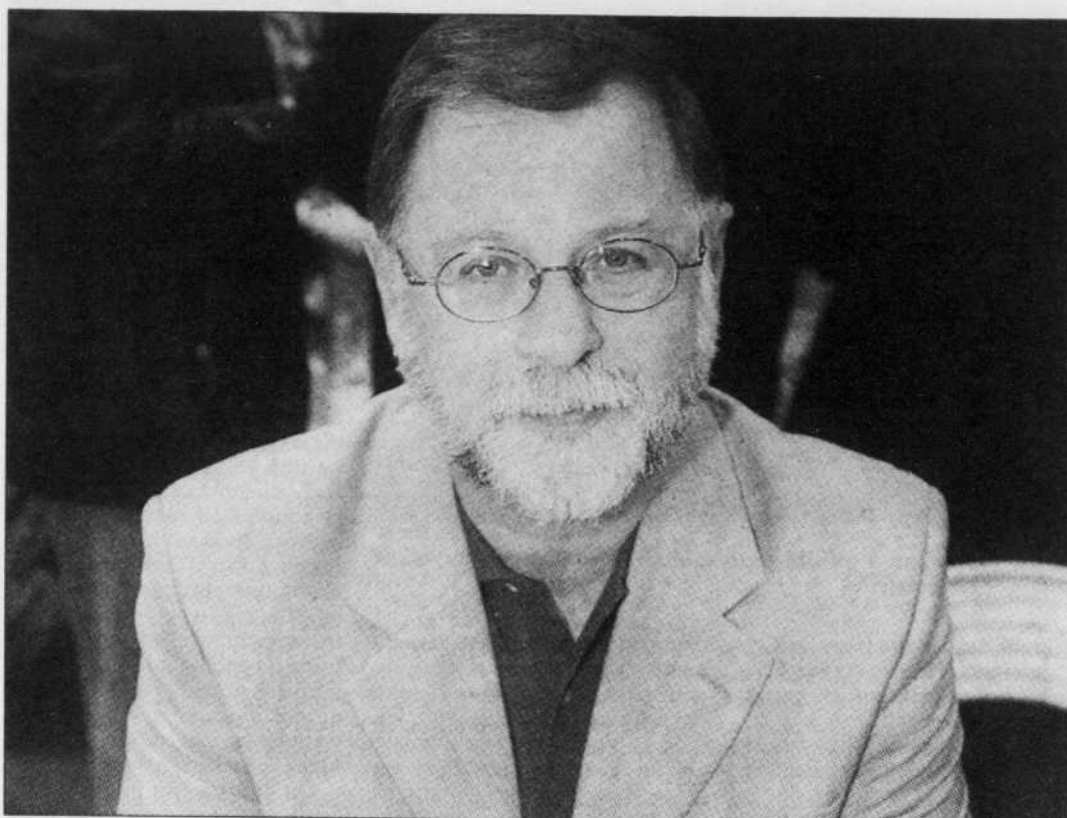
Lui parle-t-on de la manière honnête dont les personnages du roman maltraitent et se moquent de Don Quichotte? « C'est une histoire qui continue, répond-il. Quand l'inspecteur Hans Blix affirme qu'il n'y a pas d'armes nucléaires en Irak, tout le monde le dénigre et le traite d'aveugle. Comme Don Quichotte, il a raison, mais personne ne l'entend. » C'est ainsi qu'on s'approprie les livres, qu'on les fait vivre: en les co-signant de sa vie. Manguel écrit: « Pour Machado de Assis (de même que pour Diderot et Borges), la page-titre d'un livre devrait comporter les deux noms de l'auteur et du lecteur, puisque tous deux en partagent la paternité. [...] Nous lisons ce que nous avons envie de lire, pas ce que l'auteur a écrit. »

Chez Manguel, le lecteur a tous les droits. Il n'a que deux devoirs: lire à cœur ouvert et ne pas s'ennuyer. Quand lui-même s'ennuyait, il changeait de maison, de ville, de continent, ou de livre. Il est très rare qu'il commence par le début et finisse par la fin. Il entre au hasard, musarde, saute, revient, bousonne de page en page: « Nous n'avons pas à céder à la tyrannie de la narration, dit-il. La lecture est un acte libre. Son temps n'est pas fixé entre la première et la dernière page. Les couvertures contiennent le texte; elles ne le ferment pas. C'est la leçon de Tristram Shandy, de Sterne: nous pouvons plonger dans un texte et en sortir n'importe où. »

En déménageant, Manguel se sépare des bibliothèques qu'il avait créées. En 2000, il finit par acheter cette maison à Mondion, près de Châtelleraut en France: une vieille et superbe demeure attenante à l'église du village, adossée au fantôme d'un château médiéval et ouvrant sur un petit parc impeccablement tondu, avec piscine. Trente ans de livres sont arrivés depuis du Canada. Ils ont peu à peu colonisé les bibliothèques construites dans une immense grange entièrement refaite. Dans le bois sombre et le silence, le souvenir de Borges y règne comme le nom d'une rose.

Manguel a connu Borges, en 1965, à 17 ans, dans l'une des trois librairies anglo-saxonnes de Buenos Aires. Étudiant, il y travaillait pour vivre. Borges a alors 66 ans: on l'étudie comme un classique, mais il est accessible. Accompagné par sa mère, le vieil œdipe aveugle vient régulièrement s'approvisionner dans la librairie. Ce jour-là, Alberto et lui parlent d'un livre. Peu après, Borges demande à l'adolescent de venir lui faire la lecture. « Ce n'était pas un privilège, explique celui-ci. Borges demandait à beaucoup de gens de le faire. Il aimait parler de livres avec presque n'importe qui: c'était pour lui une manière de fixer des idées. » De ces rencontres, il a tiré un petit livre, *Chez Borges* (Actes Sud).

Manguel découvre la plupart des nouvelles de Kipling en les lisant à Borges: « C'était l'époque



Né en Argentine, Alberto Manguel a passé son enfance en Israël, sa jeunesse à Buenos Aires, la suite en France, en Angleterre, à Tahiti, au Canada, en Angleterre et en France de nouveau.

où il essayait de réécrire de la fiction. Il craignait de ne pas y arriver, alors il étudiait dans le détail les grandes nouvelles, dont celles de Kipling. Ce n'était pas pour moi que je faisais la lecture,

mais pour lui. Il m'arrêtait sur un passage. Il le démontait, comme un horloger, pour voir comment c'était fait. Une telle fréquentation vous habitue à une certaine exigence. »

Borges lui présente Adolfo Bioy Casares et Silvina Ocampo, grands bourgeois chez qui l'on mange mal et peu, des légumes cuits et du lait. Le jeune homme dine avec eux régulièrement. Il

observe et écoute ces écrivains dont « la bêtise n'était pas le fort: on peut même dire que c'était la seule chose qui, chez eux, était interdite. Donc, je parlais peu ». L'expérience fait mûrir le lecteur. « Je n'avais pas l'éblouissement qu'un adolescent peut avoir pour des livres dont il ne connaît pas les auteurs. Je découvrais ceux-ci tels qu'ils étaient, avec leurs grandeurs et leurs mesquineries. J'ai vite senti que leur écriture était tellement plus présente, plus intelligente qu'eux. Elle passait à travers sans les changer. »

En 1973, avant de quitter une deuxième fois l'Argentine, il va saluer Borges. L'écrivain lui offre son exemplaire de *Stalky et Cie*, roman de jeunesse de Kipling: un petit livre rouge, relié en cuir. Il est rangé dans le bureau où écrit Manguel, au premier étage de la grange. Celui-ci n'a pas besoin de chercher pour le trouver. Sur la page de garde, il a écrit à l'encre noire la date où il reçut le cadeau.

La bibliothèque de la première pièce est immense: elle est anglo-saxonne — à l'exception de Kipling, Stevenson, Chesterton: la Trinité enchantée l'enveloppe dans le bureau, comme pour mieux l'inspirer. Partout, dix rayons occupent les murs du sol au plafond. Manguel a rangé tantôt par ordre alphabétique, tantôt par thèmes; en haut, l'événement; en bas, les encyclopédies soutiennent. Dans la seconde pièce, un peu moins grande, on a rangé les autres littératures (et, en particulier, la française et l'allemande).

« L'anglais s'est terriblement appauvri »

L'enfant Alberto a commencé par apprendre l'allemand. En 1948, deux mois après sa naissance, son père est envoyé en Israël, où il est le premier ambassadeur d'Argentine: « Perón venait de donner aux nazis leurs premiers passeports. L'ouverture d'une ambassade en Israël était une mesure destinée à rétablir son image. » La famille suit. On s'installe à Tel-Aviv avec les gouvernantes. Celle d'Alberto, Ellin Stonitz, est tchèque et juive. Il ne va pas à l'école. Elle lui enseigne tout, essentiellement en allemand. Elle voyage seule avec lui en Europe, lui explique l'Histoire et les monuments.

Il se rappelle encore un voyage à Venise, où elle parla longuement de Casanova; il en a conservé une carte postale. Très cultivée, très rigide, elle lui fait apprendre par cœur, et entièrement, la plupart des poèmes et des textes qu'ils lisent: sa mémoire vient de là. Il a retenu les innombrables citations qui nourrissent ses livres.

Ellin, sa gouvernante, lit Erich Maria Remarque, André Maurois, les classiques allemands, Graham Greene. Avec elle, l'enfant découvre aussi les livres de Jules Verne, de Mark Twain; ensuite, elle lui montrera des romans de Moravia, qu'elle aime, et qui initient l'enfant à l'érotisme. Certains livres se trouvent encore dans la bibliothèque de Mondion. Ellin est morte, célibataire, il y a une dizaine d'années, aux États-Unis. Son ancien élève était allé lui rendre visite.

Alberto a sept ans quand la famille revient en Argentine. Perón est tombé. Le père d'Alberto est arrêté. Il passe quelques mois en prison, se sent durablement trahi. Alberto abandonne l'allemand pour l'espagnol, qu'il parle mal, et avec un fort accent germanique: « Si j'avais continué à travailler en allemand, dit-il, j'écrirais peut-être aujourd'hui en allemand. Mais je parlais anglais avec mes frères et c'est cette langue qui m'a donné les mots pour y accrocher des expériences. Écrire en français? Je n'ai jamais osé. Il faut être tellement conscient de

la grammaire. Une faute de français devient vite une faute morale. » [...]

« Quant à l'espagnol, poursuit-il, il y a tellement d'espagnols! Aucun n'est neutre: chaque espagnol est marqué par le pays qu'il parle. C'est pourquoi il y a si peu de dialogues chez Borges. »

Et c'est pourquoi Manguel n'écrit pas en espagnol: de Borges, il n'a pas seulement retenu les thèmes; il s'inspire de sa neutralité, de sa limpidité; il applique, en oubliant de talent et d'énorme mémoire, le programme que le génie argentin a créé. Ces jours-ci, il tente pourtant d'écrire pour la première fois une nouvelle en cette langue. Elle se déroule à Buenos Aires dans les années soixante: « J'entends de nouveau les phrases de cet espagnol-là. » [...]

Dans les années cinquante, lui et ses frères (qui ont une gouvernante suisse parlant anglais) parlent peu avec leurs parents; l'essentiel se résume à des saluts du genre: « Buenos días, señor! Buenos días, señora! » Certains professeurs, puis les grands écrivains rencontrés, le marquent ensuite profondément: « J'estime qu'après 18 ans, je n'ai plus rien appris. » Mais le paradoxe est qu'il se sente si peu argentin: « L'Argentine n'a jamais été mon pays. On a l'illusion que le fait de naître quelque part vous donne un droit de séjour, presque magique. Ce n'est pas mon cas. » Et le Canadien vivant en France ajoute: « J'étais attiré par l'Europe, où j'avais tant voyagé avec ma gouvernante. »

Il arrive à Paris en 1968, juste après mai. Des recommandations lui permettent de rencontrer Julio Cortázar. L'écrivain argentin en exil lui fait aussitôt faire le tour de la ville. Sur les murs, ils déchiffrent les graffitis — de même que l'enfant déchiffrait et apprenait, avec sa gouvernante, chaque mot inconnu.

Pendant sept ans, Alberto Manguel vit... de l'or du temps, ne faisant rien — sinon lire, végéter et baiser.

Il vit dans un hôtel de passe, qu'il quitte parfois à l'aube pour éviter de payer ses dettes. Il s'assoit pendant des heures en terrasse derrière un café. Des écrivains comme Hector Bianciotti ou le Cubain Severo Sarduy l'adoptent, l'aident, le nourrissent parfois. Ils lui commandent aussi quelques fiches de lecture. Un moment, il s'installe à Londres, où il fabrique et vend des ceintures peintes à la main; l'une d'elles fait son orgueil: elle est achetée par Mick Jagger. « Il est difficile d'expliquer aux jeunes d'aujourd'hui que j'ai pu glaner comme ça pendant tant d'années, regrette-t-il. Bianciotti et les

autres ont été d'une générosité incroyable. Je me demande ce qu'ils me trouvaient, car, vraiment, je ne faisais rien. Ce furent des années lentes, statiques, de digestion. Nous avions tous cette idée romantique que l'argent ne fait pas le bonheur. Aujourd'hui, hélas, ce n'est même plus un cliché: c'est une idée neuve. » Alberto Manguel continue de vivre sans salaire, au jour le jour. Ses enfants refusent pour eux-mêmes la vie de bohème qu'il a menée.

A Milan, le jeune homme rencontre sa future femme et l'éditeur qui va l'employer dans sa librairie parisienne: premier travail fixe, qu'une dispute interrompt vite. Le jour du départ, Alberto parle avec un client dans la librairie. Celui-ci va ouvrir une maison d'édition à Tahiti. « Et vous me prendriez à l'essai? », lui dit-il en riant. Le client accepte, « et c'est ainsi que ma femme et moi avons vécu cinq ans à Tahiti. » Il y écrit, en collaboration avec Gianni Guadalupi, la première version du *Dictionnaire des lieux imaginaires*. Ces lieux sont nés dans les livres des autres. Ils n'existent nulle part ailleurs. Ils sont probablement les uniques patries de l'écrivain.

Ensuite, longtemps, Alberto Manguel a continué de déménager. Il a même divorcé et changé entiè-

rement de vie, puis il a écrit des textes sur la littérature gay. Dans les années quatre-vingt, le Canada devient un port d'une neutralité acceptable pendant dix ans. Il y aime le vertige du ciel et la tranquillité. Il écrit pour des journaux, publie quelques livres, dont son best-seller, *Histoire de la lecture*, où éclatent ses grandes qualités, sa culture insolite et puissante de lecteur autodidacte. Il va souvent aux États-Unis.

Houellebecq, vide et plat

Depuis le *Patriot Act*, il n'y a plus: des amis à lui, « des bruns », ont été déshabillés et maltraités dans les aéroports du pays. Son *Journal d'un lecteur* révèle, en mode mineur, l'indignation que lui inspire l'empire américain selon Bush. « J'écris en anglais, dit-il, mais si c'était à refaire, je choiserais une autre langue. En devenant l'espéranto de l'empire, l'anglais s'est terriblement appauvri. Il reste de très grands écrivains, mais, globalement, c'est une langue qui est victime de son succès. »

L'expatrié permanent a fini par se fixer dans la Vienne, au centre d'un pays dont il n'ose pas écrire la langue, mais dont il recite volontiers les poèmes: « Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé... » En déclamant Nerval, on dirait qu'il boit un bon vin... et qu'il en sert aux autres. Il continue de lire des écrivains contemporains: Cynthia Ozick, John Hawkes, Richard Ford, Ian Mac Ewan font ses délices. *Les Soldats de Salamine*, de Javier Cercas, l'a enthousiasmé. En revanche, il déteste les livres d'Amélie Nothomb et de Michel Houellebecq. Le succès du second, surtout, le déçoit. « Nous lisons pour entendre l'écho ou la reconnaissance de l'expérience que nous avons eue. Houellebecq, c'est le roi nu que tout le monde voit habillé. Il est vide et plat, et je ne reconnais aucune expérience au néant et à la platitude. » En quoi l'amateur de voyages et de fictions se montre, une fois de plus, d'un optimisme enfantin.

Libération

grosse guitare rouge
PATRICE DESBIENS

Patrice Desbiens

grosse guitare rouge

LIVRE CD
20 \$
70 pages /
C.D. 25 m 17 sDisponible
chez tous les
bons librairesMusique
de RENÉ LUSSIERPrise
de parole

pslp.info.ca

Reflets

de la littérature canadienne-française



Le Noroît

www.lenoroit.com

FINALISTES PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2004

Pierre Ouellet, ZONE FRANCHE

Louise Dupré, UNE ÉCHARDE SOUS TON ONGLE



LITTÉRATURE

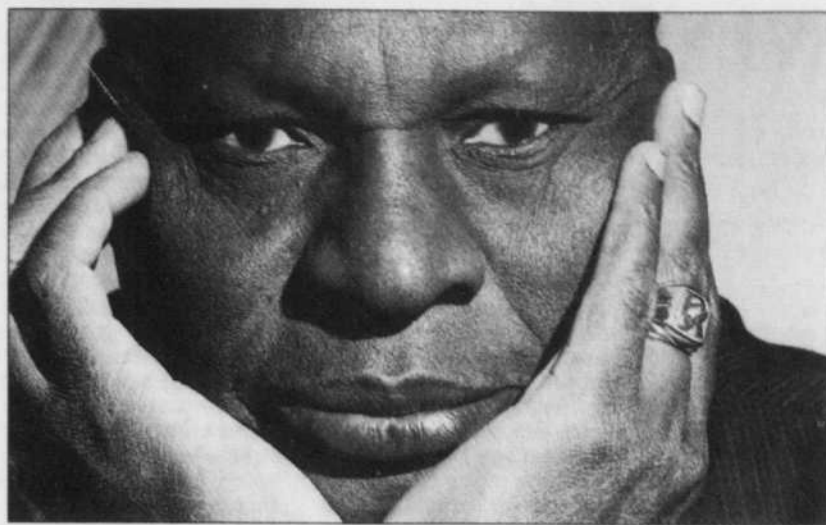
LITTÉRATURE FRANCOPHONE

Kourouma, suite et fin

LISE GAUVIN

C'est en Côte-d'Ivoire que j'ai vu Kourouma pour la dernière fois, il y a trois ans, à l'occasion d'un congrès organisé par le Centre international d'études francophones (CIEF). Un peu perdu dans cette assemblée, il intervenait au moment des tables rondes avec la fougue et la bonhomie qui lui étaient coutumières, à la manière du géant modeste qu'il n'a cessé d'être malgré les nombreux prix qui lui ont été décernés. Son dernier séjour en Côte-d'Ivoire, sa terre natale, fut de courte durée. De nouveau contraint à l'exil, il choisira de retracer, dans le roman quasi achevé de son vivant et publié quelques mois après son décès — survenu à Lyon en décembre 2003 —, les principaux jalons de l'histoire de son pays.

Quand on refuse on dit non se présente comme la suite d'Allah n'est pas obligé... le roman précédent, avec comme récitant Ibrahim, l'enfant-soldat rescapé des guerres tribales de la Sierra Leone et du Libéria, maintenant hébergé à Daloa, une ville du sud où il exerce la fonction d'aboyeur pour une compagnie de taxis-brousse. Mais voilà que les conflits éclatent dans cette région de la Côte-d'Ivoire et qu'il doit se réfugier vers le Nord, en compagnie de la belle Fanta, afin d'échapper au massacre. Tout le long du périple, sa compagne entreprend de parfaire son éducation en lui donnant quelques leçons de géographie et d'histoire. Et le lecteur d'apprendre, par la même occasion, que les premiers Européens arrivés en Côte-d'Ivoire étaient des Portugais, en 1482, et qu'ensuite la colonisation française a établi un clivage entre le nord et le sud du pays, car «c'est la main-d'œuvre du Nord mobilisée dans le cadre des travaux forcés qui a bâti le Sud. C'est elle qui a bâti les routes, les ports, les chemins de fer, les bâtiments du Sud». Ce lecteur apprend également, toujours à travers les dires de Fanta l'institutrice improvisée, que le général de Gaulle, «sans états d'âme, voulut octroyer l'indépendance à toutes les colonies qui ne présentaient pas d'intérêt stratégique» pour la France. Alors que Houphouët-Boigny espérait obtenir pour la Côte-d'Ivoire le statut d'État associé, de Gaulle le lui refusa et l'obligea à proclamer l'indépendance de



Ahmadou Kourouma

AGENCE FRANCE-PRESSE

son pays le 7 août 1960. Devenu président, Houphouët-Boigny inaugura un cycle de dictatures qui ne semble pas vouloir s'arrêter. «Les morts et les tortures du complot du chat noir de l'époque de Houphouët-Boigny paraissent des chiquenaudes et des nasarés comparés aux charniers barbares de l'ère de Gbagbo que nous vivons aujourd'hui.»

Kourouma, cette fois, n'a recours à aucune allégorie pour dénoncer la corruption qui, à tous les niveaux et avec la complicité tacite des pays alliés, fait des ravages dans son pays. Mais la charge, bien que virulente, se teinte aussi d'ironie et la mise en cause de l'Histoire se double d'une mise en cause des mots par lesquels les faits sont relatés. À plusieurs endroits, Ibrahim, comme dans le roman précédent, utilise différents dictionnaires pour donner entre parenthèses la traduction des vocables qu'il emploie. Mais il ne se contente pas, comme dans Allah n'est pas obligé... de juxtaposer les définitions: il choisit plutôt d'expliciter la valeur relative des mots et la part de colonialisme qu'ils recouvrent. Ainsi, par exemple, de l'usage qui veut que les mots «ethnie» et «tribus» soient réservés aux Noirs, alors que les mots «communauté» et «civilisation»

sont réservés aux Blancs. L'ironie est encore présente quand la jeune Fanta déclare: «Un écrivain a dit que les indépendances s'étaient abattues sur l'Afrique en 1960 comme une nuée de sauterelles. Il avait raison.» Cet écrivain n'est nul autre que Kourouma lui-même.

Jamais le romancier n'aura utilisé à ce point des formes d'autotextualité qui lui font emprunter à une phrase de Monné, *outrages et défis* le titre de son récit et à Allah n'est pas obligé... son personnage de narrateur ainsi que ses techniques de mise en parallèle des discours. Il emprunte aussi à l'ensemble de ses récits le ton de ce livret-testament et sa verve iconoclaste. À travers ces récurrences se lit la cohérence d'une œuvre appliquée à lever le voile sur les mensonges de l'Histoire, mais surtout la recherche d'un écrivain qui aime se désigner comme un éternel apprenti, attentif à débusquer la part de fiction sous l'apparente transparence des mots.

QUAND ON REFUSE ON DIT NON

Ahmadou Kourouma
Le Seuil
Paris, 2004, 160 pages

Petits creux dans l'œuvre d'Ogawa

JOHANNE JARRY

À l'extérieur d'une ville japonaise, dans une bâtisse abandonnée, une jeune femme découvre une petite pièce que fréquentent en solitaires des hommes et des femmes qui y racontent ce qu'ils veulent, des histoires qu'ils ne confient qu'aux murs de cet espace vide. L'homme et la femme qui sont les gardiens de ce lieu clandestin sont des nomades, changent de ville dès qu'ils comprennent qu'il leur faut aller ouvrir et offrir la petite pièce ailleurs, à d'autres nécessités. La narratrice, qui vient de rompre avec son ami, s'y rend régulièrement sans savoir pourquoi. Jusqu'au jour où...

Même si on reconnaît la voix particulière de l'auteure japonaise Yoko Ogawa, on éprouve à la fin de la lecture de *La Petite Pièce hexagonale*, un court roman écrit en 1994, une sensation d'inachèvement, comme si cette histoire était l'esquisse d'un récit profondément troublant et peut-être impossible à écrire.

Après avoir lu la première histoire qui compose le recueil *Tristes revanches*, qui regroupe des nouvelles écrites en 1997, on croit avoir retrouvé la veine forte d'Ogawa, mais en poursuivant la lecture, on a l'impression que l'ouvrage s'est élaboré en réponse à un défi que l'auteure aurait décidé de relever en reliant chacune des nouvelles les unes aux autres. Ces mises en abîme sont parfois trop recherchées (entendre: forcées) pour convaincre le lecteur de leur pertinence. Mais surtout, la nécessité et le sens de l'entreprise lui échappent. Ces réserves faites, on ne devrait pas se priver de l'inquiétante étrangeté qui traverse l'œuvre de Yoko Ogawa. Parmi ses romans les plus prégnants, retenons *La Piscine*, *L'Annuaire* et *Le Réfectoire un soir*, suivi de *Une piscine sous la pluie*.

LA PETITE PIÈCE HEXAGONALE

TRISTES REVANCHES
Yoko Ogawa
Traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle
Actes Sud
Arles, 2004, 110 et 247 pages

Un réseau international pour la diffusion de la poésie

Plusieurs éditeurs québécois de poésie ont décidé de se regrouper pour générer une meilleure visibilité des œuvres qu'ils produisent. Et, à partir des échanges survenus lors d'une rencontre de ces éditeurs, à la Maison de la poésie de Montréal, en septembre dernier, un ensemble de stratégies ont été adoptées pour accroître cette visibilité à travers le monde.

Les éditeurs de poésie ont en effet conclu qu'ils n'arrivaient pas à assurer une diffusion suffisante de leurs œuvres en s'appuyant exclusivement sur la promotion commerciale.

Les éditeurs, auxquels s'étaient joints des représentants de l'UNEQ et du Centre québécois du PEN international, ont donc choisi de miser sur la création d'un réseau international. Ce réseau serait constitué de librairies, de bibliothèques et de maisons de la poésie. Déjà, des relations assez étroites sont entretenues entre la Maison de la poésie de Montréal, fondée en 2000 à Montréal, et des maisons de la poésie situées en France et en Belgique.

Participaient à cette réunion Paul Bélanger, des éditions Le Noroît, Denise Brassard et Stéphane Despatie, de la revue *Exit*, Robert Giroux, de Triptyque, Pierre Graveline, de L'Hexagone, François Hébert, des Herbes rouges, Bernard Pozier et Louise Blouin, des Écrits des Forges, André Racette, des éditions Rodrigol, Jean-François Poupard, des éditions Poètes de brousse, Emile Martel, du Centre québécois du PEN international, et Bruno Roy, de l'UNEQ.

Le Devoir

Le Noroît www.lenoroit.com

Mercedes Roffé
Définitions mayas

Nadine Ltaif, **LE RIRE DE L'EAU**

Mercedes Roffé, **DÉFINITIONS MAYAS**

Parallèles
MARGUERITE ANDERSEN

Reflets
de la littérature canadienne-française

FINALISTE
PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Prise de parole
pdp.info.ca

Jacques Gagnon

HISTOIRES DE PÊCHE À LA MOUCHE

Trois essais d'histoire politique

L'intention de l'auteur est d'abord citoyenne: réconcilier, si possible, les lecteurs avec le monde de la politique, si décrié de nos jours. Ceux qui ne s'intéressent pas à la politique sont condamnés à être gouvernés par des dirigeants qu'ils ne méritent pas (Platon).

ISBN 2-7637-8080-6
150 pages • 18 \$

Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-2131, poste 10996 • Telex. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

www.ledevoir.com

ALAIN CAVENNE
ROMAN
PLATEBANDES

Lire
pour faire durer l'instant

L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

Michel Dufour
L'INCONNU DANS LA VOITURE ROUGE

Roman, 288 pages, format poche, 16,95 \$

Roman, 138 pages, 17,95 \$

RÉCITAL DE POÉSIE DE L'HEXAGONE

Thierry Dimanche • Fernand Durepos
Danielle Fournier • Nathalie Stephens
Tony Tremblay

Lecture de poèmes de Paul-Marie Lapointe et d'inédits de Roland Giguère par Robert Fortin.

Le dimanche 31 octobre à 15h à la Librairie Gallimard, située au 3700, boul. Saint-Laurent, à Montréal.
Tél.: (514) 499-2010 • Entrée libre

L'HEXAGONE
www.edhexagone.com
Librairie Gallimard

LITTÉRATURE

LA CHRONIQUE

La nomade apprivoisée

Premier roman d'une jeune fille qui a été élevée au Nouveau-Mexique, à Santa Fe, a vécu et voyagé en Irlande avant de s'établir à New York où, depuis, elle dirige des ateliers d'écriture au Hunter College et à la Writer's Voice, *La Nature de l'air et de l'eau* surprend par sa maturité et sa sombre intensité. Impossible de ne pas succomber à ce conte qui joue sur les mythes et les légendes d'une Irlande à la fois archaïque et intemporelle (nous ne sommes jamais loin du monde celtique), avec des personnages animés par des passions brutes qui nous ramènent au cœur des mystères de l'amour et de la filiation, dans des décors où la nature et les éléments pèsent de tout leur poids sur la destinée humaine. Le ciel, le vent, la mer, le feu, la peau animale qui agit comme un aimant, la force du désir qui s'intensifie au feu de l'interdit, la musique qu'on ne sait plus retenir et qui empourpre, tout contribue à nous plonger dans l'enfance des sentiments quand ils ne répondent qu'à leur seule impulsion. Regina McBride a produit là un roman d'une grande beauté, et surtout d'une grande et sauvage sensualité.

La force sauvage du désir

La narratrice, Clodagh, fille d'Agatha, est une enfant. Très tôt elle est confrontée au mystère des origines de sa mère, qui a épousé un homme riche alors qu'elle n'était qu'une bohémienne, une adolescente de quinze ans découverte sur la plage austère des côtes d'Irlande. Pourquoi ou comment a-t-elle séduit cet homme fragile et malade qui devait mourir peu de temps après son mariage et la naissance de ses deux jumelles, Clodagh et Mare? On prétend qu'elle est une selkie (variante irlandaise de la sirène et qui a l'apparence d'un phoque), qu'elle a été entraînée sur terre par l'amour de cet homme et qu'elle doit un jour retourner dans son élément originel, l'océan.

Il est vrai qu'Agatha ne sera jamais à l'aise «dans le monde des maisons» et que ses belles-sœurs, de vieilles filles un peu pincées, n'arriveront jamais à la contrôler ou à lui faire admettre la chance qu'elle a de vivre parmi elles et de pouvoir ainsi donner un toit à ses enfants. Bohémienne dans l'âme, elle pourrait tout aussi bien vivre avec ces tinkers qu'on voit parfois s'affairer autour de feux, le soir, vivant dans des roulottes et parcourant le pays sans jamais s'arrêter plus de quelques jours au même endroit.

Comme le découvre assez tôt Clodagh, un fantôme vient parfois rendre visite à sa mère, la nuit, avant de repartir sans laisser de traces. Est-ce une hallucination? Est-ce, comme le prétend Agatha, le fantôme de son père?... Vers l'âge de cinq ans, Mare, la sœur jumelle de Clodagh, meurt. Pendant quelque temps, le piano, dont Mare avait le génie, se tait. C'est au tour de Clodagh d'y concentrer ses passions comme ses angoisses.

Un soir, elle voit sa mère s'enfoncer dans les



Jean-Pierre Denis

vagues pour ne plus revenir. Peut-être, en effet, était-elle une selkie... Alors qu'elle commence à apprivoiser sa nature sauvage en poursuivant des études de piano dans un collège de jeunes filles dirigé par des religieuses, Clodagh se sent attirée par Angus, un tinker solitaire qui a croisé un jour sa route. Prête à tout pour ce mystérieux étranger pour qui elle éprouve une attirance incontrôlable, elle s'enfuit du collège et part sur la route avec lui. Elle ne peut concevoir de liberté, sa liberté, qu'à suivre les traces de sa mère, quitte à tout abandonner derrière elle. Ce qu'elle va découvrir au cours de ses pérégrinations, c'est bien plus que la liberté et la vie sauvage, c'est surtout le mystère de ses propres origines...

Frontière entre deux mondes

Rares sont les romans qui emploient à ce point le «romanesque», qui n'ont pas peur d'explorer les lieux communs (la liberté associée au nomadisme, le désir et l'inceste, la maîtrise et la passion débridée, les austères pensionnats, les manoirs en ruine et plein de pièces condamnées ou mystérieuses, les sortilèges de la musique, les rivalités fille-mère, l'absence du père, etc.). Mais McBride y réussit avec tant de talent et de conviction, elle sait si bien réinventer le récit des origines, créer un tel enchantement autour de son mystère, qu'elle nous entraîne sans peine à la suite de la vie tumultueuse de sa narratrice, Clodagh.

Ce qui ressort de tout cela, c'est bien plus que le récit d'un appriovissement progressif à la vie sédentaire et à la responsabilité. C'est ce qui fait le tissu même de la littérature quand elle devient conte, sortilège, forces irrésistibles du dedans, frontière entre deux mondes, passage... «La crainte que le rideau entre les mondes ne suffit pas à les séparer me saisit. Le souffle de l'air faisait entrer et sortir les choses, l'eau exhalait ses créatures sur la terre ferme et les abandonnait en toute hâte. Il m'apparut que, par nature, l'eau et l'air agissaient avec cruauté en s'en remettant au hasard.»

LA NATURE DE L'AIR ET DE L'EAU

Regina McBride
Traduit de l'anglais par Marie-Lise Marlière
Albin Michel
Paris, 2004, 373 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
POUR LA JEUNESSE

À la rencontre de l'autre

GISÈLE DESROCHES

Après le Grand Chaos, trois races de monde se partagent le territoire ravagé de l'univers de Jacques Lazure: les Fkions, peuple de soldats programmés dès l'enfance pour tuer, les Rebelles, chasseurs combattants, et enfin les Éclatants, peuple pacifique, préférant la culture à la guerre. Ces trois peuples s'affrontaient déjà en 1996 dans les guerres de religion qui se coulaient *Le Rêve couleur orange*. Cependant, son nouveau roman ne constitue pas une suite.

Baal a seize ans lorsqu'un groupe de Rebelles le prend en otage. Ils le forcent à abandonner le troupeau dont il a la garde pour les suivre dans une expédition jusqu'au rocher Oyouk. Le jeune Éclatant, d'abord déçu de ne pouvoir compter sur les siens qui ne feront rien pour le retrouver, est forcé de partager la vie des trois Rebelles. Au long de leur périple, censé les conduire jusqu'au mythique Oulalouk, but ultime de ce voyage, le groupe s'ajoutera bientôt deux Fkions errant dans la forêt Resplendissante. Le parcours est semé de dangers aussi nombreux que les occasions de discorde pour ces gens habitués à se méfier les uns des autres...



SOURCE SOULIÈRES ÉDITEUR

Jacques Lazure

Au milieu d'eux, Baal aura maintes occasions de confronter croyances, perceptions, rituels et modes de vie de chaque groupe. Pour le jeune héros, la recherche de la vérité semble plus préoccupante que l'Oulalouk lui-même. Il doute, interroge, prend du recul sur les versions et perceptions de son propre peuple et des autres, accorde sa confiance à Lori, la jeune Rebelle avec qui il a le plus d'affinités. Son triomphe final rend compte des préoccupations de l'auteur — déjà présentes dans *Le Rêve couleur*

orange — de réconcilier des personnages voués à l'affrontement par ignorance les uns des autres.

L'attention du lecteur se porte sur le fascinant décor fantastique, mais avant tout sur les fragiles relations qui s'élaborent entre les protagonistes, porteurs des perceptions et des superstitions de leur race. La nécessaire et douloureuse remise en question de soi qui s'articule tout au long de ce roman est un thème qui traversait déjà en 1989 *Le Domaine des sans yeux*.

L'auteur explique que l'idée du roman lui est venue d'une phrase de Jean-Paul Bourre tirée de *L'Orangeuil des fous*: «Ils écoutent vivre leurs chimères, debout au milieu de la nuit, à l'heure où l'homme recule devant la vie, et il leur semble que l'univers entier s'articule tout à coup sur les battements de leur sang.» La pertinence d'un tel roman est évidente, malgré l'aridité de certains passages et l'inégalité de la progression. Le plaisir de la découverte est au rendez-vous.

LES CHASSEURS D'ÉTERNITÉ

Jacques Lazure
Soulières éditeur, coll. «Graffiti»
Montréal, 2004, 248 pages

BANDE DESSINÉE

À la pêche

FABIEN DEGLISE

Éplucher les vieilles éditions des quotidiens québécois peut parfois donner de bien drôles d'idées. Surtout si on est un bédéiste à l'imagination débordante.

Philippe Girard, alias Phlpp Grdd (c'est son nom d'artiste), en témoigne magistralement avec sa dernière création, *Une histoire de pêche* (Mécanique générale - Les 400 coups), qui prend origine dans un article du *Soleil* publié le 21 août... 1943, au titre intrigant: «Roosevelt et Churchill vont à la pêche dans les Lau-

rentides.» En marge de la conférence de Québec, bien entendu.

Cette activité en plein air était bien sûr amicale et s'est déroulée bien loin des journalistes, qui n'ont pas vraiment pu en témoigner. Mais le vide historique vient d'être comblé...

Inspirant

C'est qu'en 60 pages, l'artiste du phylactère a en effet décidé de mettre un peu de lumière sur cette journée placée sous le signe de la détente et de la pêche à la truite mouchetée. Avec un récit fictif servi à travers un découpage inspirant.

Les champs et contre-champs y sont certes nombreux, voire fatigants par moments. Contrairement aux dialogues entre ces deux grands hommes qui, doucement, conduisent le lecteur dans une étrange épopée.

Il y est bien sûr question de pouvoir, de guerre, de famille, de poisson, d'élections et d'alcool, mais aussi d'esprits et d'ésotérisme. Rien de moins.

D'un point de vue purement historique, l'œuvre est sans aucun doute nulle. Ou près de la vérité... Qui sait?

Le Devoir

DANS LA POCHE

Créatures tourmentées, et quelques petits ennuis

JOHANNE JARRY

Tous les dimanches, la famille Dulpé se réunit autour d'un repas. Le père (alcoolique) et la mère (le devenant) sont prisonniers l'un de l'autre, et d'une vie dont ils ignorent quoi faire ensemble. Pour échapper à ce carcan familial, Mathilde fume cigarette sur cigarette, avale des somnifères et, surtout, refuse de se conformer. Sa sœur aînée, à l'inverse, recherche la rectitude (amoureuse, politique, artistique),

croquant ainsi offrir un modèle de vie valable à Mathilde. Comment mettre fin à ces dimanches mensongers, aussi mortels que la musique qui marque le début des *Beaux Dimanches*? Refusant de sombrer dans le courant «psychologisant», le roman *Les dimanches sont mortels* («Boréal compact»), de Francine D'Amour, plante le lecteur au cœur d'une famille où haine et amour s'entremêlent, laissant entendre la douleur et l'indifférence de chacun, cœur de voix décousues, perdues, brouillées par l'alcool et les somnifères. Un tableau cru et vrai, qui à la qualité de ne pas être séduisant.

1954. Il neige cette nuit-là, quelque part en Tasmanie. Maria ferme la porte en disant «Aja, aja» pour apaiser sa fille de trois ans qui l'appelle. Elle s'éloigne, et la neige efface bien vite les traces que font ses souliers usés. Sonja ne la reverra jamais, grandira auprès de son père que l'exil et la perte amoureuse rendent violent. Le roman *Dispersés par le vent* («10/18»), de Richard Flanagan, raconte la vie de ceux qui ont quitté la Slovanie ou d'autres pays dans l'espoir de vivre mieux en Tasmanie. Il exprime aussi la force muette du lien entre un père et sa fille, et comment le pouvoir de ce lien a privé celle-ci du désir d'exister. Un roman hanté par la voix de ceux qui construisent à même leur désespoir une vie qu'ils espèrent meilleure pour leurs enfants.

Polars

Qui aime qu'un polar soit traversé par une atmosphère que nourrissent les états d'âme pas trop simplistes de celui qui mène l'enquête ne devrait pas hésiter à plonger dans *Danse avec l'ange* («10/18»), un roman de l'écrivain suédois Ake Edwardson. On aime que son jeune commissaire Erik Winter soit un personnage un peu flou, ouvertement ambitieux, sensible aux plaisirs de sa vie matérielle, mais qui résiste à la frivolité parce que toujours bouleversé par le choc que procurent les morts violentes autour desquelles il enquête. Dans *Danse avec l'ange*, il cherche qui a tué de jeunes garçons. Le suspense est bon et la fin, pas trop trafiquée, ce qui donne envie de poursuivre avec *Un cri si lointain* («10/18»), du même auteur.

Le roman *Des amis haut placés* («Points»), de Donna Leon,

est moins convaincant. On a la désagréable impression que le commissaire Brunetti et son épouse s'embourgeoisent; leurs idées (sur la propriété, notamment) sont celles qu'ont plusieurs quarantennaires qui constamment combien ils ont changé (entendre: ont besoin de sécurité). On s'accroche mal à cette enquête qui prend pour point de départ la mort suspecte d'un fonctionnaire. Peut-être parce qu'on devine trop facilement qu'il sera question de corruption engendrée par un trop prévisible appât du gain chez ceux qui sont haut placés.

Vies amoureuses

«On ne prend pas assez au sérieux ces épisodes où l'autre nous irrite. Parce qu'on l'aime. On continue à avaler, c'est ainsi que va la vie, se dit-on, tout ne peut pas être parfait.» Le parcours amoureux d'une jeune femme que propose Denis Lachaud dans son roman *Comme personne* («Babel») est truffé de formules qui seraient plus à leur place dans les guides de croissance personnelle. Ce roman étonne par sa façon simpliste de raconter comment un couple (plutôt superficiel) se fait (et se défait). Est-ce parce qu'il souhaite privilégier une approche sociologique que Denis Lachaud limite son propos à une aussi plate transcription du réel? Qui aime la sécurité des sentiers battus y sera heureux. Quant aux autres, mieux vaut passer ce chemin où tout est tracé d'avance.

Le couple que forment Otto et Sophie est beaucoup plus complexe dans le roman *Personnages désespérés* («Arcanes», Éditions Joelle Losfeld), de l'auteure américaine Paula Fox, redécouverte (prétend-on) par Jonathan Franzen. Bien nantis et cultivés, Otto et Sophie sont de ceux qui mènent une vie qu'on imagine rêvée. On les découvre au moment où ils sont fortement secoués par des crises: Sophie est mordue par un chat qui lui a peut-être transmis la rage (un moyen de la sortir de sa léthargie?), alors qu'Otto réagit fortement à la rupture qu'il a pourtant imposée à son ami et associé. Avec ce roman, Paula Fox crée un climat lourd et sombre, à l'image de ces personnages désespérés qui se demandent, malgré les moyens dont ils disposent, comment vivre.

Reflets

de la littérature canadienne-française



Les Écrits de l'Ouest

présentent les classiques de la littérature francophone de l'Ouest canadien. Une collection essentielle qui permet d'ouvrir des voies nouvelles à l'exploration littéraire.



PLAINES

www.plaines.mb.ca

http://recf.ca

Anna Gavalda

Venez rencontrer l'auteur
dimanche 31 octobre de 15 h à 16 h 30
à la librairie Renaud-Bray
succursale Champigny
4380, rue Saint-Denis, Montréal



Ensemble, c'est tout
604 pages - 39,95 \$
Éditions le dilettante

égards

REVUE DE LA RÉSTANCE
CONSERVATRICE

NUMÉRO D'AUTOMNE
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
ou sur commande à
www.egards.qc.ca
ou au 5122, Chemin de la
Côte-des-Neiges C.P. 49595 Montréal,
Québec, Canada H3T 2A5
Téléphone : (514) 344-2686

CHOI-FM, JEFF FILLION
ET LA FIN DU MODÈLE
QUÉBÉCOIS
par Jean Renaud

ABUS DE LANGAGE, ABUS DE
POUVOIR (SUR UN ESSAI DE
JOSEF PIEPER)
par John Bryson

NICOLAS GÓMEZ DÁVILA
ET LES DROITS DE L'ÂME
par Luc-Olivier d'Alange

NILHISME ET CHRISTIANISME:
LA GUERRE DES RELIGIONS
par Richard Bastien

L'IDÉOLOGIE HOMOSEXUELLE
par Jean Renaud

TURBO-RÉACTION:
DEMOLITION MAN (DE MARILYN
MANSON À CHOI-FM)
par Maurice G. Dantec

LE SIÈCLE, LES HOMMES,
LES IDÉES par Claude Barthe,
Pierre Brassard
et Luc Gagnon

et des NOTES DE LECTURE
par André Blais
et Yves Prayal

BRÈVES DE FRANCE
par Matthieu Lenoir

IN MEMORIAM: GILLES
GRONDIN (1926-2004),
DÉFENSEUR DE LA VIE
par Luc Gagnon

AUTOMNE 2004 / 2^e année

NUMÉRO V

LITTÉRATURE

Homère, superstar

Alessandro Baricco refait l'Iliade et un best-seller

STÉPHANE
BAILLARGEON

Homère, un jeune auteur de trois mille ans, figure en très bonne place sur les listes italiennes de best-sellers. Le bazar-trusco.it place en tête *Un altro giro di giostra* (Longanesi), de T. Terzani, suivi de l'incontournable *Il codice da Vinci* (Mondadori), de l'Américain Dan Brown. En quatrième et cinquième places, on retrouve deux brûlots de la sulfureuse Oriana Fallaci publiés chez Rizzoli, *La rabbia e l'orgoglio* et *La forza della ragione*. Et puis, en huitième position, cette surprise de l'année: *Omero Iliade* (également chez Rizzoli), une nouvelle adaptation de l'auteur Alessandro Baricco.

Il n'y a pas que ça. Le romancier à succès (*Novcento...*), homme de théâtre et des médias, fondateur d'une école d'écriture à Holden, connaît aussi depuis quelques semaines un succès de rock star avec sa tournée de lectures publiques d'extraits de son *Iliade*. À Rome, en septembre, trois soirées consécutives de plus de trois heures ont attiré 6000 spectateurs venus entendre le quadragénaire Baricco et une douzaine de comédiens. L'exploit a été répété à Turin et à la radio.

Le philosophe montréalais Georges Leroux, lui-même traducteur de Platon, se réjouit de cette popularité renouvelée d'Homère. Il établit d'ailleurs un parallèle avec le film *Troy*, qui a également contribué à accroître la popularité des magistrales versions anglaises du poème homérique. *L'Iliade* et *L'Odyssée* sont devenus les deux livres de poésie les plus populaires de l'année 2004 sur *amazon.com*. Baricco, Brad Pitt, même combat...

«*Mon ami* [le professeur et essayiste] Jean Larose a raison de dire que Star Trek propose une œuvre homérique moderne, avec des héros et des grands espaces, dit le professeur Leroux, collaborateur régulier au *Devoir*. Il y a donc un retour d'une forme d'héroïsme, avec le courage comme valeur suprême. Une autre personne m'a fait remarquer que le film *Troy* pouvait aussi être vu comme une injonction au courage par une Amérique guerrière. Le héros de l'Iliade se replie sous sa tente et refuse de combattre sur un prétexte un peu fallacieux, parce qu'on lui a volé sa captive. Achille ne bouge pas de sa tente et cultive sa colère pendant les dix-neuf premiers chants sur vingt-quatre. Il n'en sortira qu'après la mort de son ami. Le message est clair: il ne faut pas craindre la mort quand on croit à quelque chose.»

Baricco joue avec cette lecture classique... du classique, pour finalement proposer une version «sans dieux», selon le dossier de presse européen. Les héros d'*Omero Iliade* racontent leur histoire, dans vingt et un monologues expurgés des interventions de l'Olympe.

Dans cette *Iliade* laïque, le romancier aurait également voulu opposer, à la célébration de la

guerre dans l'original, «*l'alternative d'une vie de paix chargée de plus d'intensité que ce qu'offre le quotidien*». Les guerriers sanguinaires rêvent donc de rentrer à la maison pour y retrouver leurs champs, leurs chèvres et leurs femmes. Même Achille, cette infernale machine de mort, se plaît au jeu du pacifisme. Plutôt que d'une nouvelle *Iliade*, le journal *Le Temps* parlait la semaine dernière d'une «*Achilléide*», puisque, comme Don Juan et d'autres héros, ce dernier concentre «*l'énergie, des "trous noirs" de l'humanité, bien au-delà de leur profil psychologique*».

L'helléniste Georges Leroux, qui a vu *Troy* (dans un avion), n'a pas encore lu cette version italienne. De toute manière, il appuie la démarche, l'idée de produire des dérivés et de réinterpréter le chef-d'œuvre fondateur dans une perspective plus ou moins populaire. Bientôt, ce sera aux deux films américains sur la vie d'Alexandre de stimuler l'intérêt pour l'Antiquité.

«*Il faut tout faire pour donner un nouvelle vie aux mythes*, dit le professeur. *Si le cinéma y contribue, pourquoi pas. Bien sûr, Troy ne s'adresse pas à l'infime minori-*

té qui apprécie plus Pasolini. Le film hollywoodien a quand même certaine qualités.»

Le savant en rajoute avec *L'Odyssée*, la très populaire adaptation scénique du tandem Alexis Martin-Dominic Champagne, qui fit de beaux soirs au TNM comme en tournée partout au Québec. «*J'ai particulièrement été impressionné par la sensibilité déployée dans la narration, par exemple par le fait qu'Homère était en même temps le récitant*», commente alors le professeur Leroux.

Il se réjouit enfin de l'attrait suscité par ce genre de travail auprès des jeunes, comme *Ben Hur* (1959) avait stimulé les inscriptions aux études classiques en son temps. Il note au passage que les professeurs de philosophie ou de civilisation grecques du Québec sont submergés par les temps qui courent. «*Ces mythes mourraient s'ils n'étaient pas revitalisés de l'intérieur*, juge-t-il. *En même temps, il y a un souci de la part des jeunes de renouer avec ces grands récits. Ils ne voient plus l'écran chrétien. Leur génération sécularisée, décon-fessionnalisée, peut très facilement toucher par elles.*»

Brad Pitt tient le rôle d'Achille dans *Troy*, de Wolfgang Petersen.

Camille Laurens, toujours là

CET ABSENT-LÀ

FIGURES DE RÉMI VINET

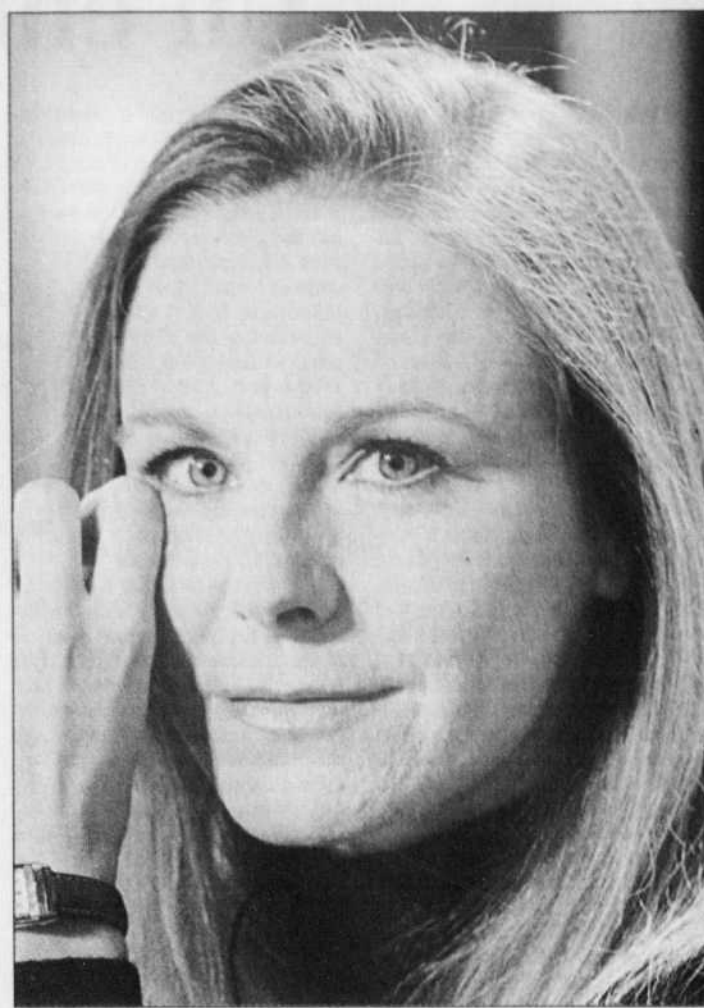
Camille Laurens
Éditions Léo Scheer
2004, 107 pagesGUYLAINE
MASSOUTRE

C'est un beau livre, d'une prose élégante, dans une jolie collection, créée en 2000, qui a reçu Pierre Guyotat, Nathalie Rheims, Alain Fleischer, entre autres. Camille Laurens les rejoint à son tour, accompagnée des photos de Rémi Vinet, dont le travail porte, depuis quelques années, sur une donnée qui lui est chère: la figure des disparus.

Cet absent-là reprend l'ouvrage qui l'a vraiment fait connaître, *Dans ces bras-là*, un récit romanesque qu'elle identifia à l'autofiction: il racontait la perte de son fils, la douleur des amours perdues, les rencontres — le plus souvent malheureuses ou insuffisantes — avec une série d'hommes typiques. Père, mari, amant, fantasme, éditeur, ami, correspondant, tous faisaient voir la femme, jamais comblée, sinon par la prise de possession du je, souverain de l'écriture. Toute la vie se résume sur ces pages-là.

Cet absent-là est de la même étoffe jousive et blessée. Par leur effet de renforcement, les photographies de Vinet semblent n'être plus que prétexte à la (dé)monstration. Images photographées de visages projetés sur un tissu blanc, les traits s'estompent et laissent des traces un peu incertaines, troubles, de gens ordinaires qui, tout près de nous, ont vieilli plus vite que leur ombre. C'est simple et touchant, propre à favoriser l'identification immédiate.

De même, le texte de Camille Laurens, méticuleux et attentif aux traces de la mémoire, revient à sa vie: «*J'ai beau me rappeler, j'ai beau te rappeler à moi, rien n'y fait: les traits les mieux dessinés sont des lignes de fuite. Il y a comme un dysfonctionnement du système sensible: ça n'est pas qu'on ne voit rien, on voit trouble, on voit mal, ça s'efface au bord, ça s'ombrage, ça disparaît.*» Glissements de langue, jeux de pose, clic, c'est sur la page. Le détache-



Camille Laurens

SOURCE ÉDITIONS LÉO SCHEER

ment vient alors, et la photo retrouve sagement sa place, dans une boîte comme sous la couver-

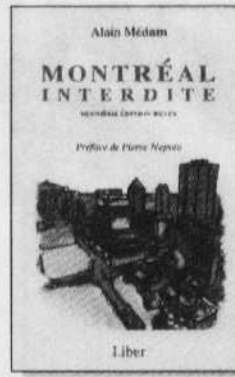
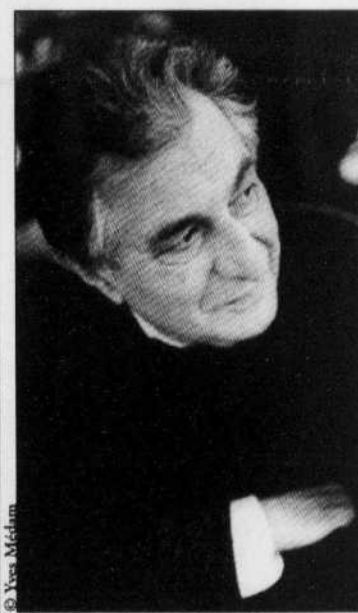
ture du livre, métaphore de toutes les *camera obscura* postées à l'oree du cerveau.

Liber

Alain Médam

Montréal interdite

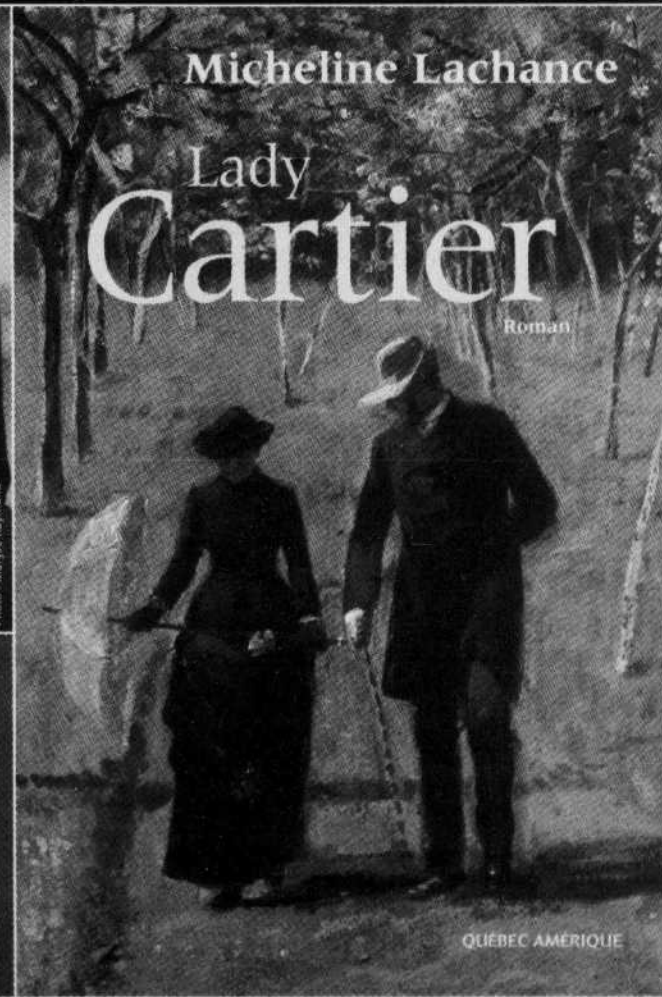
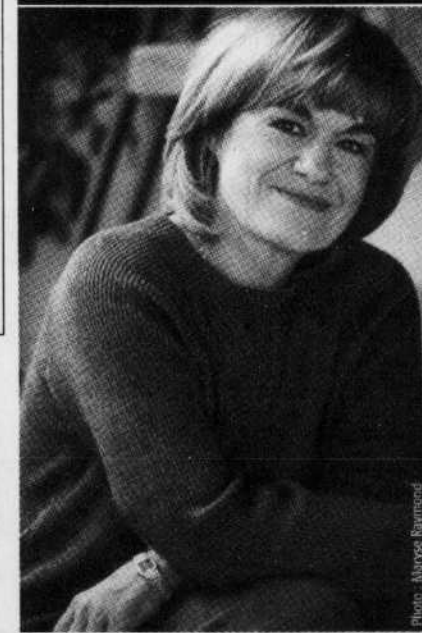
Préface de Pierre Nepveu



264 pages, 18 dollars

Par l'auteur du best-seller *LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU*

MICHELINE LACHANCE



QUEBEC AMÉRIQUE

Des livres pour savoir



238 p. 23,95 \$

Janet M. PATERSON

Janet M. Paterson propose dans cet essai de grande envergure une traversée originale et particulièrement éclairante du roman québécois de 1846 à nos jours.

NB

Éditions Nota bene

«*Quand on arrive à la fin du livre, on voudrait qu'il reste encore 500 pages à lire tellement on s'est attaché à ces gens dont on a partagé la vie de tous les jours. [...] maintenant que j'ai lu *Lady Cartier*, je ne regarderai plus jamais l'un des monuments de Sir George-Étienne Cartier de la même façon.*»

Lise Payette, *Le Journal de Montréal*

www.quebec-amerique.com

QUEBEC AMÉRIQUE 30 ans au cœur de la littérature

Agenda littéraire
Novembre 2004

UNEQ

Union des écrivains et des écrivains québécois



JEUDI 18 NOVEMBRE, 19 h

QUELQUES FLANDRES, UN QUÉBEC

LECTURES CROISÉES par des écrivains

et des écrivains flamands et québécois

Luc Devoldere, Stefan Hertmans, Monique LaRue, Sylvie Massicotte, Leonard Nolens, Miriam Van hee, Geert van Istendael

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
Entrée gratuite. Réservation obligatoire.

SAMEDI 20 NOVEMBRE, 16 h

LIVRES COMME L'AIR

LECTURE DE DÉDICACES adressées à dix écrivains persécutés ou emprisonnés à travers le monde, par 10 écrivains québécois

Fulvio Caccia, Michels Desautels, Jean-Simon DesRochers, Christiane Frenette, Michèle Lalonde, Gilles Pellerin, Bruno Roy, Serge Patrice Thibodeau, Lise Tremblay, Pauline Vincent

Salon du livre de Montréal (Agora)
En collaboration avec Amistie Internationale et le Centre québécois du PEN international

JEUDI 25 NOVEMBRE, 19 h 30

DES MOTS ET DES SONS

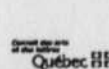
LECTURE-CONCERT inspirée par LE NÉPAL

avec l'écrivaine Louise Desjardins

et Uwe Neumann au sitar

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Entrée gratuite. Réservation obligatoire.

Renseignements et réservations au (514) 849-8540
www.uneq.qc.caCONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

ESSAIS

Jean-Jacques Nattiez

Un encyclopédiste moderne

CHRISTOPHE HUSS

Le volume 2 de *Musiques. Une encyclopédie pour le XXI^e siècle* vient de paraître chez Actes Sud (voir l'article de Georges Leroux ci-contre). Jean-Jacques Nattiez, concepteur et directeur de cette entreprise, est, on le sait, professeur de musicologie à la faculté de musique de l'Université de Montréal. Ce pionnier de la sémiologie musicale est assisté dans cet œuvre gigantesque de Margaret Bent, chercheur au All Souls College de l'université d'Oxford, de Rossana Dalmonte, professeur de musicologie à l'université de Trente, et de Mario Baroni, professeur de musicologie à l'université de Bologne. Cet axe italo-nord américain s'explique aisément, le projet étant né d'une proposition faite à Jean-Jacques Nattiez par l'éditeur italien Einaudi. Actes Sud en édite la version française avec un décalage de deux ans.

Le projet comprendra cinq volumes faisant appel à 230 contributions en provenance de 20 pays, contributions rédigées à l'origine en quatre langues. Ce qui frappe évidemment à la vue du projet conçu par Jean-Jacques Nattiez, et Georges Leroux le souligne bien, c'est l'originalité du plan. Le musicologue avoue qu'Einaudi s'est adressé à lui en espérant «une vision originale». C'était une bonne intuition! «Le

plan tel qu'il existe aujourd'hui m'est venu assez spontanément. J'avais envie de débiter par le XX^e siècle pour assumer le fait qu'il y avait eu une cassure, ou en tout cas des gestes de rupture, par rapport à la tradition occidentale tonale, alors que d'habitude le XX^e siècle est réduit à une portion congrue à la fin des ouvrages sur l'histoire de la musique.»

Le deuxième volume, qui paraît aujourd'hui, est le fruit des «changements profonds dans l'approche de la connaissance de la musique. Jusque dans les années 60 la musicologie était essentiellement historique. Depuis quarante ans se développent l'analyse musicale, l'ethnomusicologie etc.; une véritable explosion de diverses approches». L'ouvrage suit un plan fort ingénieux, partant du matériau musical (son, mélodie, rythme, harmonie), puis envisageant sa perception, son médiateur (le musicien), la connaissance musicale, la pédagogie pour aboutir sur l'interprétation de la musique.

Aucun équivalent

Un tel volume, le plus inattendu et le plus novateur de la série, n'a évidemment aucun équivalent et le lecteur qui suit l'entreprise n'est assurément pas au bout de

ses surprises, puisque l'an prochain nous arrivera le troisième tome, *Musiques et cultures*, portant sur les musiques extra-européennes; là aussi une nouveauté. Comme le remarque Jean-Jacques

«La musique est un polyèdre avec différentes facettes»

Nattiez, «dans l'encyclopédie de la Pléiade, les musiques japonaises, chinoises ou africaines sont placées au début pour suggérer qu'elles sont antérieures ou "primitives" par rapport à la musique occidentale. Au contraire, nous avons voulu leur donner une place à part et insister sur leur complexité parfois extraordinaire.»

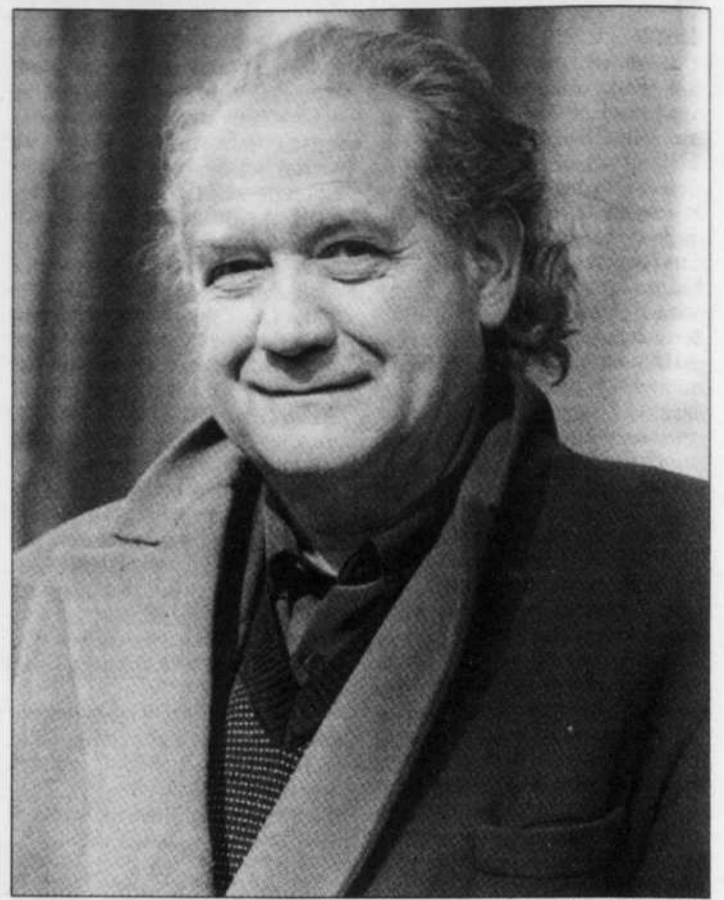
Le quatrième volume, qui paraît ces jours-ci en Italie, sera une histoire des musiques européennes. Sachant que le troisième volume ne sera pas organisé par contrées géographiques, on se doute bien que le quatrième n'envisagera pas la musique occidentale par périodes. «L'approche restera thématique, avec, par exemple, un texte sur l'orchestration, de Rameau à Ravel.» Le dernier tome, *L'Unité de la musique*, fera une sorte de synthèse «un peu en contradiction polémique avec les volumes 3 et 4. Après avoir vu les différences culturelles et les différences historiques, on s'y

posera la question: existe-t-il quelque chose que l'on peut définir comme la musique?»

L'idée essentielle, présidant au choix des sujets et des auteurs, tant pour le deuxième volume que pour l'ensemble, est qu'il n'y a pas qu'une seule entrée possible vers la musique. Jean-Jacques Nattiez aime à dire que «la musique est un polyèdre avec différentes facettes». «Je voudrais, au fond, renouer avec l'idéal de l'honnête homme du XVII^e siècle, où l'on disait que l'honnête homme est celui qui avait des clartés de tout. Sans être le spécialiste de chacune de ces approches, il s'agit, même si l'on est plutôt intéressé par tel ou tel aspect de la musique, de savoir qu'il y a telle ou telle chose à côté qu'il ne faut pas ignorer.»

Ce parti pris a-t-il un défaut? Jean-Jacques Nattiez a-t-il déjà un regret quant au volume 1, par exemple? «Monter une telle entreprise est monstrueux. Il aurait fallu avoir le temps de relire les 1200 pages et de voir ce qui manquait. J'ai des regrets par rapport à des compositeurs qui auraient dû être davantage cités ou à des thèmes qui auraient dû être abordés. Mais il y a des lacunes du premier volume que j'essaierai de combler dans le cinquième.»

Suite du périple encyclopédiste jusqu'à l'automne 2007, donc.



Jean-Jacques Nattiez

© JOSÉE LAMBERT

Comprendre la musique

LA NOUVELLE COLLECTION «PHILOSOPHIE» CHEZ VARIA



L'ÉMOTION EUROPÉENNE
DANTE, SADE, AQUIN

Préface de Wajdi Mouawad
Postface de Fulvio Caccia



Cet essai a pour motif central le mythe de l'Annonciation, fondateur de l'Europe contractualiste moderne. Il étudie l'importance de l'invasion des «barbares», de la rencontre avec l'Autre et du contrat que l'on passe avec lui, entente étrange d'où naît le sujet politique libre. Il a l'originalité de parler de l'Europe — le dernier continent inexploré — à partir d'un point de vue américain et de parler du politique à partir de textes littéraires: les écrits de Dante, Sade et Aquin.

LES ÉDITIONS VARIA 242 PAGES • 24,95\$
WWW.VARIA.COM

ROBERT RICHARD

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666



CAROL SHIELDS
Miracles en série
traduction de Benoît Léger
nouvelles, 232 p., 20 \$

Ces *Miracles en série* que nous propose Carol Shields ne sauraient être réduits à la seule forme de la nouvelle. Nous les découvrons au carrefour du conte, du récit et de l'anecdote, prêts à nous convaincre qu'un recueil de nouvelles est bien plus que la somme des textes qui le composent.

FRANÇINE ALLARD
CLAUDE JASMIN

Interdit d'ennuyer
entretiens, 189 p., 18 \$

FRANÇINE ALLARD
CLAUDE JASMIN

Interdit d'ennuyer



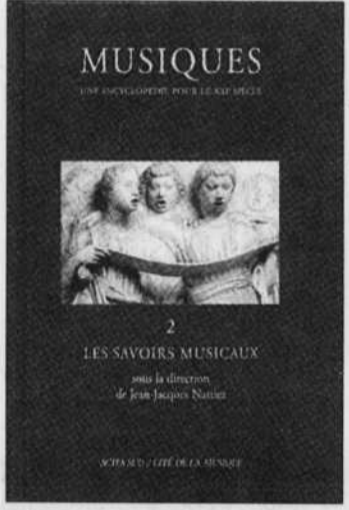
Robert Germain

Triptyque

GEORGES LEROUX

Comme il semble loin derrière le temps où le savoir musical s'identifiait d'abord, voire exclusivement, à l'harmonie et à la composition! Même l'esthétique paraissait alors un domaine latéral, abandonné aux philosophes et aux poètes qui, comme Vladimir Jankelevitch, s'efforçaient de parler de musique autrement. À lire le sommaire de ce deuxième tome d'une encyclopédie qui, une fois achevée, en comportera cinq, on mesure le chemin qui nous sépare de cette préhistoire. Qu'est-ce qui réunit en effet l'étude cognitive du cerveau musical, la théorie du rythme, les rapports de la musique et de l'inconscient, le talent musical, l'esthétique philosophique et l'herméneutique, l'ethnomusicologie, la formation des musiciens, l'édition des textes et la critique musicale, sinon le fait, à la fois immédiat et immémorable, qu'il s'agit des domaines du savoir musical contemporain? Ces savoirs, car l'éditeur Jean-Jacques Nattiez les présente dans leur pluralité, n'ont certes pas encore trouvé le lieu théorique qui permettrait de les approcher de manière intégrée et il se peut que ce lieu demeure hors d'accès. Cette encyclopédie présente cependant la forme qui s'en rapproche avec le plus de rigueur.

Il suffit pour le comprendre de la comparer au Grove, l'instrument de référence par excellence de tous les musiciens et amateurs de musique. Dates, œuvres, chronologies, structures de composition des œuvres, réception des œuvres et des interprétations, tout est dans le Grove, et pourtant, après avoir lu ne serait-ce qu'une section de l'encyclopédie publiée sous la direction de Jean-Jacques Nattiez, on a presque l'impression que le Grove ne touche pas le cœur de la musique, parce qu'il ne



présente que l'objet: ici se trouve abordée, parce qu'il s'agit d'abord de signification et de pensée, l'âme de la musique, la question de sa puissance, de sa diffusion universelle comme esprit de toutes les cultures, et même de son essence. On découvre alors que nous avons affaire à une sorte de bifrons: cette encyclopédie réserve à son tome IV, à paraître, l'histoire des musiques européennes, mais elle consacre les quatre autres à ce que Nattiez présente comme le «concept» de la musique. Là réside, il faut peut-être l'aborder de cette façon, la vérité de toute musique: objet dans une culture, concept pour la pensée universelle.

Cette perspective découle à la fois du savoir contemporain, qui irrigue de partout l'objet musical, profitant ici de la neurologie, là de l'image de synthèse et de la connaissance aujourd'hui étendue que jamais auparavant de la totalité du fait musical, en particulier de la musique des cultures traditionnelles et archaïques. Ces deux facteurs se renforcent, on ne peut qu'insister sur leur convergence. Plus le savoir musical progresse, et

rend légitimes des théories structurées comme la sémiologie ou la psychologie cognitive, plus il peut s'appuyer sur d'autres objets musicaux que ceux de la tradition européenne de composition. La richesse de ce deuxième tome se trouve précisément dans ce croisement, mille fois réinvesti, d'un savoir entré dans une phase de structuration complexe et d'objets nouveaux, qui pénètrent le plus souvent pour la première fois dans l'orbite du savoir. L'entreprise est gigantesque, du seul fait qu'elle stimule cette rencontre et qu'elle place l'auditeur occidental devant une vérité inédite: cette vérité n'est pas seulement celle du métissage ou de la rencontre des cultures musicales, un fait évident et essentiel, mais d'abord et avant tout devant le processus d'universalisation du savoir musical. Ce projet ne trouvera sans doute sa vraie conclusion que dans le cinquième tome, consacré à l'unité de la musique, une unité fondée sur le fait que la musique est d'abord une intention de sens, une structure du rapport humain au monde, et qu'elle peut donc regrouper autant les chants de gorge inuits que les sonates de Pierre Boulez sans que son concept soit perdu.

Les collaborateurs

L'ouvrage est divisé en six grandes parties présentant au total une cinquantaine de chapitres, chacun étant confié à un spécialiste. On voudrait les citer tous, et d'abord bien sûr ceux, remarquables, que signe Jean-Jacques Nattiez lui-même sur la signification, l'ethnomusicologie et l'authenticité. Mais si, tirant un peu le rideau, on signale que Jean-Claude Risset présente ici la théorie du timbre, que Michel Imberty signe le chapitre sur la psychanalyse, que John Sloboda présente la question du don musical et de l'innéisme, que Pierre Boulez

clôtüre ce tome par un texte magnifique sur le chef d'orchestre, on aura une bonne idée de la richesse de la compagnie assemblée ici. Les chapitres des deuxième et troisième parties appartiennent peut-être les contributions les plus neuves: les rapports de la musique, du corps et de l'esprit et les questions du musicien comme porteur de dons particuliers comptent en effet parmi les questions qui bénéficient le plus de la convergence entre les savoirs et la connaissance des traditions non européennes. Ces questions sont en effet de celles qui peuvent renouveler notre approche du concept de la musique, tout en éclairant la question lancinante du rapport du corps et de l'esprit.

Le philosophe Peter Kivy, souvent cité ici, pose la question de ce qu'est la musique quand on cherche à la saisir comme phénomène. «What is music alone?» Il n'y a pas de réponse unique et, comme le dit si bien Nattiez, la signification de la musique n'est épuisée ni par l'émotion qu'elle engendre, ni par le langage qu'elle suscite. Il y a le moment musical, il y a l'anticipation de ce que la musique doit donner à la vie, il y a le don de la musique. Chaque musique, de la plus modeste à la plus grandiose, est en effet inscrite dans une adresse, dans un geste, et elle n'existerait pas sans ceux à qui elle est offerte. Cet ouvrage nous le donne à méditer plus et mieux que jamais.

MUSIQUES. UNE ENCYCLOPÉDIE POUR LE XXI^e SIÈCLE

TOME 2: LES SAVOIRS MUSICAUX

Sous la direction de Jean-Jacques Nattiez
Actes Sud/Cité de la Musique
Arles et Paris, 2004, 1243 pages

Des horizons pour penser

LOUIS CORNELIER

Les éditions Fides, en collaboration avec l'Office de catéchèse du Québec, lancent, cette saison, les deuxième et troisième titres de la collection «Hori-

zons». Bellement illustrés et regroupant des voix multiples, ces opuscules, dirigés par Christine Cossette, proposent des réflexions d'inspiration laïque et chrétienne autour d'un grand thème.

Il s'agit, dit-on, de «parler de valeurs éternelles avec les mots d'aujourd'hui». Chaque ouvrage contient deux entretiens de fond, un témoignage, des commentaires bibliques, une réflexion en lien avec l'art et des

suggestions d'activités pour groupes de discussion.

Dans *La Mondialisation... humaine?*, on retrouve donc, entre autres, des entretiens avec Riccardo Petrella et Timothy Radcliffe, un témoignage de Louis Caron, des commentaires bibliques de Walter Vogels et Paul-André Giguère ainsi qu'une réflexion d'un éditeur de l'empire Power Corporation, Jean-Guy Dubuc, sur le cinéma.

Dans *Vivre à deux*, Jacques Salomé et la théologienne Sophie Tremblay s'expriment sur la vie de couple, le philosophe Jean-Marc Chénier témoigne de son expérience personnelle, la dramaturge Éveline de la Chenelière se demande «comment parler d'amour au théâtre?» et l'exégète Michel Gourgues commente saint Paul.

Des propos nuancés, intéressants et accessibles, idéals pour lancer la discussion en classe de pastorale et de morale, au secondaire, ou en petits groupes.

LA MONDIALISATION... HUMAINE?

ET VIVRE À DEUX

Sous la direction de Christine Cossette
Fides

Montréal, 2004, 64 pages chacun

Reflets
de la littérature canadienne-française

Nouveauté

La butte à Pétard

En 1755, pour échapper à la déportation, plusieurs familles acadiennes de la butte à Pétard, maintenant Saint-Joseph-de-Memramcook, au Nouveau Brunswick, se réfugièrent dans les bois à l'arrivée des troupes anglaises. L'aide précieuse de Mikinaq Kitpou les aida à survivre, mais ne parvint pas toujours à soulager leurs peines.

Texte de Diane Carmel Léger
Illustrations de Michel Léger

ISBN: 2-922203-70-0
120 pages 59,95

Bouton d'or Acadie
2042 236, rue St-Georges, Moncton (N.B.) E1C 1W1
Téléphone: 506.382.2367 Télécopieur: 506.854.7577
Courriel: bob@boudonbooks.com

http://recf.ca

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

De l'instrument au créateur

La musique dite classique m'intéresse, mais me dépasse. J'ai mes compositeurs et mes œuvres de prédilection (Bach, Chopin, les *Préludes et fugues* de Chostakovitch), mais je suis loin d'être un connaisseur. En 1995, j'avais lu, presque dans la jubilation, *l'Histoire nouvelle de la musique* de Jean-Claude Lalanne-Cassou publiée chez Fides. Ouvrage très personnel et plutôt prétentieux dans lequel l'auteur distribuait généreusement les blâmes et les éloges à l'emporte-pièce, cet essai — et c'était là sa principale qualité — apportait une bouffée d'air frais à une tradition musicologique trop souvent prudente et guindée. Le commentateur avait ses opinions superlatives, qu'il tentait de faire passer pour des vérités, et prenait un plaisir fou à les étaler avec un sans-gêne parfaitement réjouissant. Faute de rigueur (tant pis pour les démonstrations!), il transmettait la passion.



Louis Cornélius

catégorique: «Une fois encore, l'Histoire de la facture modifie celle de la musique. J'insiste sur la particularité de cet art: l'invention de la plume de fer après celle d'ivoire ne modifie pas la littérature, mais sa diffusion; non plus que le papier remplaçant le parchemin.» D'ou, évidemment, l'intérêt d'une histoire de la musique par les instruments.

Et cette histoire, c'est une autre de ses particularités, remonte à la nuit des temps. La musique était déjà dans le big bang et «elle était aussi en nous, dès notre naissance». Une Terre sans sculpture, sans cinéma et sans photographie est imaginable puisque c'est nous qui avons inventé ces arts, «mais la Musique est en nous, inscrite dans nos gènes», tout comme dans la nature qui nous entoure.

Il y aura donc les mains et leur battement, les silex que l'on frappe l'un contre l'autre et dont le son ressemble déjà aux «cymbales antiques» de Berlioz, la corde de l'arc qui, multipliée, donnera la harpe de David et, bien sûr, la flûte, inspirée par le vent sur un champ de bambous ou par «le gémissement de la brise sur un étang couvert de roseaux».

Plus ou moins chronologique, ensuite, le parcours subjectif que nous propose Lalanne-Cassou se compose d'une suite d'instruments qui ont marqué l'histoire de la grande musique. Il y a le luth, «l'un des instruments les plus raffinés de la musique», qui a permis à un certain Charles Mouton de créer une œuvre quasi miraculeuse; la guitare baroque, qui a inspiré l'œuvre magistrale du mystérieux Gaspard Sanz; le clavecin, le virginal et l'orgue (dont l'ancêtre est la flûte de Pan), qui ont fait éclore le génie de l'Anglais John Bull, de l'Allemand Froberger et du Français Jacques Duphy, au sujet duquel Lalanne-Cassou écrit ceci, qui témoigne d'un parti pris musicologique intéressant: «Ce qui a trompé longtemps la critique, c'est que sa

musique ne remet rien en question, s'inscrivant — mais c'est le cas de tous les vrais créateurs, si l'on excepte Satie l'Unique — dans l'évolution normale du temps.» Il sera question, plus loin, du facteur Aristide Cavallé-Coll, sans qui «l'orgue moderne n'existerait pas, du grand César Franck à Olivier Messiaen».

Mais cela, un jour, n'a plus suffi. À l'époque du «romanesque» (pourquoi pas «romantisme?»), «le clavecin, qui trônait jusque-là, va brusquement sembler un peu sec, le clavier, avec ses possibilités de vibrato, amenant lentement la conception du «roi des instruments» (dit François Liszt): le piano». Les facteurs Cristofori et Silberman, et plus tard Érard, se chargeront de le mettre à la disposition des Schumann, Liszt et du moins célèbre Alkan, dont la «musique d'une difficulté diabolique» intimidait l'abbé de Bayreuth (mais pas Marc-André Hamelin), mort en odeur de sainteté... dans le lit d'une jeune élève, alors que son sulfureux rival mourra écrasé par sa bibliothèque en essayant d'atteindre une copie du Talmud.

En parallèle, l'histoire du violon se développe. Gasparo da Salo en est-il l'inventeur? Mieux vaut retenir, à cet égard, les noms des luthiers Maggini et Amati. Stradivari? Son nom, en fait, est Stradivari, et Lalanne-Cassou reconnaît son génie, tout en s'empresant de le relativiser. «Il faut être connaisseur, écrit-il, pour faire la différence entre un violon de Crémone et un Yamaha» et «il n'est pas vrai qu'un violon ancien sonne mieux qu'un moderne». Le pouvoir magique des vernis? Ineptie, affirme notre guide.

Le «démoniaque» Paganini (il «aurait vendu son âme au diable, ce qui expliquerait sa stupéfiante virtuosité; d'autres affirment que les cordes en boyau de son violon viendraient... d'une maîtresse qu'il aurait assassinée»), d'ailleurs, préférerait son Guarneri et, le 13 mars 1831, à Paris, on comprit pourquoi: «Et cette plainte qui monte lentement, peut-être de la corde chantante, est-ce un sanglot, le gémissement d'un damné, la douleur poignante d'une mère devant son enfant mourant?» Schubert: «J'ai cru entendre un ange chanter.»

Et il y a les bois, les cuivres, le sax, l'orchestre symphonique et, enfin, la musique synthétique, dont «l'étonnant Poème électronique d'Edgard Varèse, une des pages les plus bouleversantes de la Musique». Et il y a Lalanne-Cassou, qui jubile et nous avec lui.

louiscornelius@parroinfo.net

DU SILEX AU SYNTHÉTISÉUR
POUR UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE PAR LES INSTRUMENTS
Jean-Claude Lalanne-Cassou
Préfi
Longueuil, 2004, 96 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Scène tirée du film *Le Violon rouge*, de François Girard.

VOL CHEZ PHILIPPEAUX ET AUTRES FRIPONNERIES
NOUVELLES HISTORIQUES

Inspiré des archives judiciaires de Montréal, ce recueil de nouvelles propose treize récits historiques présentant autant de crimes et de méfaits réellement survenus en Nouvelle-France à la fin du régime français.

LES ÉDITIONS VARIA
212 pages • 19,95 \$
WWW.VARIA.COM

RENÉE BLANCHET

SOULIÈRES éditeur

ÉDITH BOURGET
AUTOUR DE

AUTOUR DE GABRIELLE
UN RECUEIL DE POÉSIE D'ÉDITH BOURGET
ILLUSTRÉ PAR GENEVIÈVE CÔTÉ

Prix France-Acadie 2004
Finaliste au Prix du Gouverneur Général

Quatre images arrachées à l'enfer

ÉTIENNE LALONDE

En 2001-02 prenait place à Paris l'exposition intitulée *Mémoire des camps*, celle-ci rassemblant des clichés pris de 1933 à 1999, des images des camps de concentration et d'extermination nazis.

De ces images, nous en avons tous en mémoire. D'abord les photographies faites lors de la libération. Les plus connues, les plus nombreuses, diffusées massivement mais la plupart du temps sans légende, sans date, sans nom. Images-chocs, souvent insoutenables, qu'on utilise pour montrer plus que pour informer. Manifestes avant d'être documents.

De la même manière y furent exposés les clichés pris dans les camps pendant la guerre. D'abord les photos nazies: portraits signalétiques, images de propagande, photos officielles. À ces images s'opposent les clichés, moins nombreux, pris à l'intérieur des camps par les déportés eux-mêmes. Images floues, tremblées, ce sont sans doute les plus impressionnantes. Elles sont bien plus que des symboles, ce sont de vrais documents, réalisés au péril de leur vie et dans l'imminence de la souffrance et de la mort, par des hommes qui nous disent l'urgence de ramener à la raison ce monde fou qui tourne et tremble et nous menace encore.

Parmi elles, quatre images prises clandestinement, arrachées même au prix de la vie au crémaire V du camp d'Auschwitz en août 1944 par des membres du Sonderkommando, cette milice juive chargée par les Allemands de procéder minutieusement à l'extermination de son peuple, de son sang. De manipuler la mort. Quatre images arrachées à l'enfer.

À cette *Mémoire des camps*, le philosophe et historien de l'art Georges Didi-Huberman devait participer, signant pour le «catalogue» d'exposition un texte admirable, *Images malgré tout*. D'une interprétation fondée sur les Rouleaux d'Auschwitz ou sur les récits terrifiants des rescapés des camps (Filip Müller, Primo Levi ou Robert Antelme) et d'une plume à la force d'évocation immense dans son travail de mise en images, Didi-Huberman affirme, contre bien des pensées, que ces photos sauvées des flammes ou de ces gouffres de l'oubli nous demeurent infiniment précieuses, puisque d'abord nous poussant à observer, à méditer ensuite pour enfin s'interroger.

Polémique et réplique

Cet essai devait soulever une controverse violemment animée par Elisabeth Pagnoux et Gérard Wajcman dans *Les Temps modernes*. Accusant Georges Didi-Huberman de fétichisation, de captation et même d'incantation, accusant sa pensée de se pourrir de christianisme, décriant l'effort de représentation dans une sorte de tentative télévisuelle, allant jusqu'à accuser Didi-Huberman d'avoir changé Auschwitz en objet photographique, tous deux crièrent au scandale. Ce tollé devait trouver son apogée par une sentence prononcée par le directeur de ces mêmes *Temps modernes*, Claude Lanzmann, le cinéaste primé de *Shoah*, dans des entretiens accordés au *Monde* en janvier 2001.

Par suite d'*Images malgré tout*, mais surtout de la polémique que ce texte devait soulever, Georges Didi-Huberman garda le silence. Il s'est isolé. Il a médité d'autant sur les fondements de cette controverse que sur ceux des

images dont il avait parlé. Sachant faire dire à toute cette horreur une large part de notre histoire enfouie, il devait donc revenir, trois ans plus tard, avec un livre sur le sujet.

Republiant *Images malgré tout*, mais augmenté d'une seconde partie, *Malgré l'image toute*, un essai sur la représentation et le bon usage des images, répliquant aujourd'hui à toutes ces attaques de ceux pour qui l'histoire ne passe que par les mots. Parce que l'histoire est aussi faite d'images. Parce que restaurer la valeur d'origine de ces images participe de ce minimum de respect dû envers l'histoire et ses victimes. Or, dans cet ouvrage, à la fois essai et lieu de parole brut, Georges Didi-Huberman, bien au-delà des affronts, regarde beaucoup plus du côté du statut contemporain de l'image dans une société qui en fait son objet de culte. Cette fétichisation annoncée par *Les Temps modernes*, il la met en question, se positionnant bien certainement contre les images qui servent à une cause autre que celle de la recherche d'une certaine vérité. Parce que l'image-déchirure apporte toujours un éclat de réel.

Parce qu'il nous est maintenant permis de commencer à penser l'impensable, ici, l'auteur de *Devant l'image* (1990) et de *L'image survivante* (2002) cherche à montrer, à rapprocher les éléments d'un passé plus que tragique parce que ces choses ont eu lieu, et que c'est encore et toujours notre devoir de ne jamais les ignorer.

IMAGES MALGRÉ TOUT

Georges Didi-Huberman
Éditions de Minuit
Paris, 2004, 272 pages

ÉCHOS

Finalistes pour les prix de la Quebec Writers' Federation

Le général Roméo Dallaire, avec son livre *Shake Hands with the Devil: the Failure of Humanity in Rwanda*, est finaliste à deux reprises pour les prix littéraires de la Quebec Writers' Federation (QWF) et il est également en lice pour le prix de l'essai anglophone du Gouverneur général du Canada. Les traducteurs Nicole et Emile Martel sont également finalistes dans la catégorie des traductions des prix de la QWF pour leur traduction de *Life of Pi*, le roman écrit par leur fils Yan. Dans cet-

te catégorie, Lori Saint-Martin et Paul Gagné sont également finalistes pour leurs traductions de *The Speaking Cure*, de David Homel, et de *Doing the Heart God*, de Neil Bissoondath. Dans la catégorie des essais de la QWF, Julian Sher et William Marsden sont en lice pour *The Road to Hell: How the Biker Gangs Are Conquering Canada*, avec William Marsden, *Mordecai and Me: an Appreciation of a Kind*. Le prix de la fiction de la QWF sera pour sa part choisi entre *The Memory Artists*, de Jeffrey Moore, *Look for Me*, de

Edeet Ravel, et *Ha! A Self-Murder Mystery*, de Gordon Sheppard. Les finalistes pour le prix de poésie sont pour leur part Robyn Sarah, avec *A Day's Grace: Poems 1997-2002*, David Solway, avec *Franklin's Passage*, et Carmine Starnino, avec *With English Subtitles*. Les autres candidats pour l'essai anglophone sont *The Expedition*, de Clayton Bailey, et *Seventeen Tomatoes: Tales from Kashmir*, de Jaspreet Singh. Les prix seront remis le 24 novembre, au moment du lancement du Sommet des arts du Québec. — *Le Devoir*

Liber
sous la direction de
André Duhamel et André Lacroix

Éthique et politique en contexte global

COLLABORATEURS
Charles Bellerose
Ryoa Chung
Jocelyne Couture
Kai Nielsen
Geneviève Nootens
Karine Prémont
Dany Rondeau
Michel Seymour

234 pages, 25 dollars

Les éditions de la pleine lune félicitent

Ivan Steenhout
finaliste au Prix du Gouverneur général pour la traduction du livre *Les Indes accidentelles*

BLOC-NOTES

Araignées dans le plafond

J' aime les araignées pour leurs charmes physiques et l'art de leurs toiles, mais comme les arachnophobes pullulent en toutes saisons, ce penchant ne trouve à s'exprimer qu'une seule fois par année.

Profitant donc de la tribune temporelle de l'Halloween, je tiens à révéler ici que ces bêtes discréditées, non contentes d'inspirer vos costumes de Spiderman, peuvent aussi délier les jambes à vos bals de citrouilles.

En témoigne un disque offert chez Renaud Bray sous l'étiquette Alpha, parfaitement adapté à la fête et au sujet. Intitulé *La Tarantella* — *Antidotum Tarantulae* — il se compose de 17 pièces thérapeutiques jouées et chantées par l'ensemble L'Arpeggiata, sous la direction de Christina Pluhar.

Sur la blanche couverture du CD, la photo d'une toile d'araignée accrochée à une vieille grille de ferronnerie donne le ton, en ouvrant sur un monde de sorcellerie, de guérison et de transe. Des photos de tarantelles placées à l'intérieur apportent les précisions anatomiques qui s'imposent.

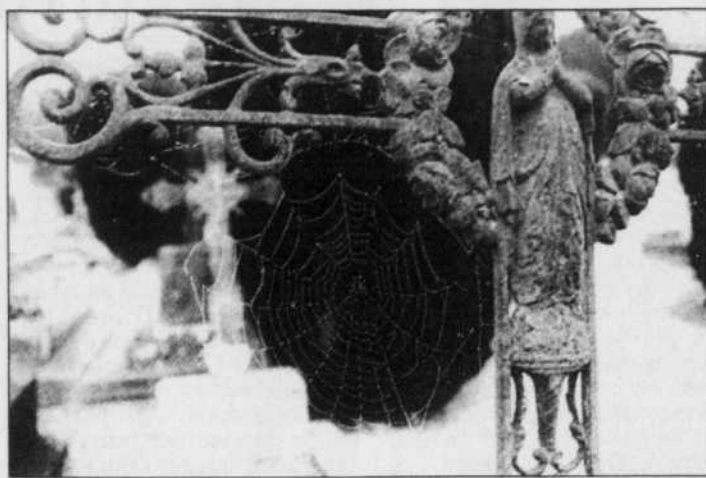
La *tarantella* est cette danse

originale du sud de l'Italie destinée à guérir les victimes de morsures de tarantule et autres consoeurs venimeuses, avec des chansons curatives à l'appui. Ces dernières constituent autant de recettes pour soigner les araignées dans le plafond. A un party d'Halloween, leurs chants sont donc le fin du fin.

Le tarantismo (piqûre de l'animal) affecte le moral et l'humeur de ses victimes, jusqu'à ce que mort s'ensuive, parfois. Mélancolie, paresse, agressivité en constituent les premiers symptômes, grandement atténués sous l'effet de la *tarantella*. L'efficacité de la cure est certifiée par force légendes remontant au culte de Dionysos et même au délà.

Eh bien, dansez maintenant... Aije dit que ces chants italiens, accompagnés à l'archiluth, à la harpe baroque, à la viole, au psalmodion et autres instruments d'antan, sont d'une beauté pure? S'ils ne donnent pas toujours envie de danser, l'enchantement sonore est du moins garanti.

La *Tarantella* est un des disques de la nouvelle (et merveilleuse) collection d'Alpha intitulée «Les chants de la terre», qui



Sur la blanche couverture du CD intitulé *La Tarantella*, la photo d'une toile d'araignée accrochée à une vieille grille de ferronnerie.

s'est donné pour mission d'enregistrer les plus vieilles versions de chansons traditionnelles de cultures diverses. Ça se joue en polyphonie ou sur des solos de voix angéliques avec des instruments primitifs. Certaines pièces de *La Tarantella* avaient été annotées et consignées au XVIII^e siècle.

C'est à force de bondir sous l'effet de ces musiques que le poison s'expulse, comme l'explique le mode d'emploi du petit livret intérieur.

«Le mordu de la tarantule, presque moribond, sous l'action du venin, plaintif, angoissé, agonisant, presque privé de ses sens extérieurs et intérieurs... dès qu'il a entendu le son des instruments revient aussitôt à lui, ouvre les yeux, tend l'oreille, se met debout, commence d'abord par remuer légèrement les doigts des pieds et des mains, puis, gardant le rythme de la mélodie qui lui est agréable et favorable, se met ensuite à danser avec entrain», expliquait Epifanio Ferdinando en 1621.



Odile Tremblay

MUSIQUE CLASSIQUE

Classique et populaire?

CHRISTOPHE HUSS

Évidemment, le commentaire d'un disque tel que *Passion!*, le nouvel opus d'Angèle Dubeau et La Pietà, est l'exercice dans lequel on attend au tournant le puriste, «l'intégriste du classique», comme on peut le lire parfois. Mais un disque conceptuel, constitué d'arrangements, est-il forcément à vouer aux gémonies? Angèle Dubeau est l'artiste canadienne la plus capable d'attirer à la musique classique un public allant au-delà des amateurs traditionnels du genre. Pour cadrer le sujet: 50 000 exemplaires de chacun de ses deux précédents albums vendus au Canada, cela représente de 15 à 20 fois plus que ce qui peut être considéré comme un succès éditorial en matière de disque classique.

Le seul phénomène récent comparable est le *Concerto de Québec* d'André Mathieu par Alain LeFevre, avec 30 000 disques vendus. Cette popularité a-t-elle un prix? Et si oui, ce coût à payer se fait-il sur le dos de l'intégrité artistique? Qu'on ne se leurre pas: les éditeurs de disques ont compris depuis quelques années qu'ils gagneront principalement à courtiser les acheteurs occasionnels, à la marge du «cœur de cible» des amateurs de classique. Les trois phénomènes les plus marquants en la matière, ces dix dernières années, sont Andrea Bocelli, André Rieu et Luciano Pavarotti, surtout lorsque ce dernier, après avoir mêlé sa voix à deux autres ténors, s'est mis à avoir beaucoup d'amis (Cf. la série *Pavarotti and friends*). Toutes les étiquettes ont tenté de pêcher dans les mêmes eaux. Cela a donné des produits majoritairement terrifiants, à l'image, récemment, du Quartetto Gelato (Warner), tripatouillant la musique avec un sans-gêne et un mauvais goût anthropologiques et exhibant, dans «*Quartetto Gelato Travels the Orient Express*», une jolie brunette lascivement allongée sur des rails de chemin de fer.

Une gageure

Angèle Dubeau et La Pietà ne naviguent pas dans les mêmes eaux... et sur tous les plans, à en juger par la sinistre photo de groupe noir et blanc logée derrière le disque, qui ne cadre en rien

avec l'esthétisme du livret. Certes, le ressort musical de base fait appel au même exercice, l'arrangement, Manuel de Falla, Frédéric Chopin et Ernest Bloch n'ayant pas écrit pour huit archets et piano! Du goût des arrangeurs dépend donc le respect d'une certaine forme d'intégrité musicale. Ceux de *Passion!*, Louise-Andrée Baril, pour la plupart, et Vic Vogel pour *Porgy and Bess*, sont habiles. L'adaptation de musiques originales pour un tel ensemble n'est en effet pas chose facile car, contrairement aux fantasmes de Waxman ou de Sarasate sur *Carmen* de Bizet, qui ne visent qu'à mettre en valeur un violoniste soliste, il faut donner dans ce cas-ci un substrat musical à la fois à Angèle Dubeau et à La Pietà. Cette gageure, Louise-Andrée Baril l'accomplit avec tact et efficacité.

Curieusement, pour un disque que l'on attend échevelé, à l'image de la *Rhapsodie roumaine* d'Enesco, les moments forts de *Passion!* sont introspectifs: *Nana et Asturiana* de Manuel de Falla (pages 4 et 7); une fine adaptation du *Nocturne en do dièse* de Chopin (page 10) et, plus encore, *Nigun* de Bloch (page 11). L'impression globale est positive, très loin de la «soupe» servie en général en la matière. Impeccable justesse, engagement des musiciens, respect de la musique peuvent donc se conjuguer sur un disque «concept». Personne ne demande au vrai amateur de classique d'abandonner l'écoute de *Carmen* par Abbado, des *Nocturnes* de Chopin par Arrau, des *Chants populaires espagnols* par Victoria de Los Angeles et de la *1^{re} Rhapsodie roumaine* d'Enesco par Dorati, mais on peut encore espérer que quelques auditeurs de *Passion!* viendront un jour.

Dernier souhait: il est grandement l'heure à présent, le temps d'un disque au moins, qu'Angèle Dubeau puise de nouveau dans le terreau et les racines du répertoire violonistique: elle nous doit maintenant un vrai disque de sonates. Sa prestation dans *Passion!* est de bon augure.

PASSION!

Angèle Dubeau et La Pietà
Analekta (Sélect)



Angèle Dubeau

SOURCE ANALEKTA

VITRINE DU DISQUE

La plus belle curiosité de la saison

BÉLUGA

Béluga
La Tribu (Sélect)



C'est quoi, *Béluga*? C'est la production à compte d'auteur de deux gars. L'un est connu, l'autre pas: Clermont Jolicœur, le comédien de la télé (*Watatatow*, 4 et 1/2, etc.), chante, signe les textes et compose les musiques; Simon Landry, pro du métier, compose aussi les musiques, en plus de les arranger et de jouer des guitares.

Béluga est un disque dont, a priori, on se méfie. Velléité de comédien? Récréation entre deux tournages? Si c'est un caprice, chose certaine, le cadeau est emballé par des copains qui ne sont pas n'importe qui: nommons Jean Leclerc (ex-Leloup, choriste pour *Rocco le coq*), Batlam de Loco Locass, Liquid de Bran Van 3000. Crédibilité au cube. Après écoute, on ne sait toujours pas si le projet sera l'aventure d'un disque ou le «beginning of a beautiful friendship», mais certitude il y a: c'est pour vrai. En même temps un «trip» de musique pour rigoler et un sérieux travail d'auteur-compositeur. Clermont Jolicœur n'est pas Caroline Néron.

Il y a certes du ludique dans ces musiques, du groove pour le groove, mais ça tient sur du solide. Exemple de groove un peu gratuit mais craquant: *Une nuit douce chaude et longue*. C'est basé sur un riff de guitare distorsionné glorieusement malpropre. Très Leloup. *Lille des filles*, dans le genre évasion rêvée, fait très Stefie Shock. Exemples de chansons plus substantielles: *Cruelle*, *Liquor de feu*, *Le Château*. Pour celles-là, on est quelque part entre Kevin Parent et Leloup. Bonnes références. Cela dit, soyez prévenus: c'est de la chanson peu ou pas chantée, à la limite du récitatif. Comme chez Leloup, le registre est assez limité, et on sait gré à Clermont de ne pas trop pousser la note.

Difficile de dire ce qu'il adviendra de ce mammifère. Trop cool, trop instantanément gagnant, trop inattendu, ce disque tient du pari: tabac ou bide, c'est déjà la plus belle curiosité de la saison.

Sylvain Cormier

AIMONS-NOUS 2004

Artistes divers
GSI Musique (Sélect)

Du grand projet de fin de carrière d'Yvon Deschamps, qui récapitulera en multiples coffrets DVD le plus extraordinaire et méritoire parcours d'artiste des quatre dernières décennies au Québec, voici d'abord ce disque. Qui ne contient qu'une chanson, livrée en six versions et deux pré-montages de clips. Mais quelle chanson! *Aimons-nous*, créée en 1970 par Deschamps (pour le texte) et Jacques Perron (pour la musique) dans le cadre d'un spectacle de monologues, est certainement la plus méconnue des chansons majeures du corpus québécois, digne de vivre éternellement auprès des *Mon pays*, *Le Ptit Bonheur*, *Ordinaire* et *Quand les hommes vivront d'amour*.

C'est pourquoi on la célèbre six fois plutôt qu'une. Il s'agissait de marquer le coup: rien n'était trop beau pour la chanson d'Yvon. Il y a d'abord deux versions collectives: la première chantée par la plus impressionnante brochette de chanteuses et chanteurs ja-

mais rassemblée, la seconde par la plus impressionnante brochette d'humoristes et de comédiens jamais rassemblée. La bonne idée était de séparer les deux factions: chaque lecture est émouvante à sa façon. Il y a ensuite une version intimement personnelle, cadeau de la conjointe d'Yvon Deschamps, Judi Richards, et d'une de leurs filles, Karine. Il y a deux versions instrumentales, l'une baignée d'orgue Hammond B-3 (par Pierre Flynn), l'autre tissée de guitares slides et autres cordes. La version originale clôt en tout honneur le mini-album.

Non, ce n'est pas trop. À la version «humoristes et comédiens» près, dont on se lasse forcément plus vite, le disque s'écoute comme une suite en plusieurs mouvements, donnant à la magnifique mélodie de Jacques Perron le temps de se déployer, élevant la chanson à son véritable rang: celui d'hymne. L'hymne universel d'un homme au cœur grand comme la planète.

S. C.

AMOUR ORAL

Loco Locass
Audiogram

Retour sur disque pour Loco Locass, qui on a vu sur plusieurs tribunes sociales depuis la sortie de *Manifestif* il y a maintenant cinq ans, puis de *In Vivo*, un projet hybride partagé musique et multimédia. Pour ce troisième album, donc, le trio de rap engagé ne lâche pas le mors et se dit en mission des premières des nombreuses lignes de texte de l'album: «*Vocale est l'agression. Vitale est la mission.*» Sur des paroles prononcées par Pierre Falardeau lors du dernier show de la tournée de Loco Locass, en juillet 2002, au FrancoFolies de Montréal, l'album ouvre sur un véritable constat d'intentions, *Résistance*. C'est au fil de l'écoute qu'un autre constat s'impose: toujours aussi incisif, Loco Locass n'a jamais été aussi musical, ni mélodique. Touchant à plusieurs styles — raga, influences arabisantes, un brin de grosses guitares, accents médiévaux —, se permettant même de chanter à l'occasion plutôt que de débiter des paroles parlées à grands flots. Loco Locass ne cède pas pour autant à l'éclectisme ambiant. L'album est plus digeste que *Manifestif*, ce qui assure aux textes d'être mieux portés et supportés. En cela, Loco Locass fait preuve d'une plus grande maturité musicale, d'un sens toujours aussi aigu de la rythmique et de la prosodie et, en plus, il pond des lignes musicales qu'on se surprend à fredonner: oui, *Libérez-nous des libéraux*, un succès radio surprise, se retrouve dans le lot. Autre preuve de ce qu'on avance, Loco Locass parvient à se faire grave et même introspectif. Et on y gagne au change.

Bernard Lamarche

ÉLECTRO

DEPECHE MODE

Remixes 81-04
(Warner Music)

En posant les yeux sur la pochette, la question s'impose d'ellemême: pourquoi un groupe dont les compositions n'ont pas pris une ride depuis 1981, mais aussi un groupe qui a toujours su ajuster ses échantillons pour s'inscrire dans l'air du temps, présente-t-il aujourd'hui un assemblage de ses meilleurs titres revus au goût du jour? Pour revenir un peu à l'avant-scène et pour le plus grand bonheur des trentenaires mélancoliques sans doute, répond-on après une douce promenade à travers les trois volumes de cette compilation.

Cette nouvelle rencontre avec Martin Gore, Andrew Fletcher, Vince Clarke, David Gahan et consorts — les *british* électro derrière *Depeche Mode* — était attendue. Sans regret d'ailleurs, une fois des expositions répétées à leurs *Just Can't Get Enough*, *Personal Jesus*, *Enjoy The Silence* ou encore *Master And Servant* conjugués au temps des années 2000.

On l'aura donc compris: ce trio de galettes se consomme avec délice et surprise lorsqu'on se met à frayer avec les relectures des œuvres de *Depeche Mode* proposées par Goldfrapp, Mike Shinoda, Ulrich Schnauss, Headcleanr ou encore Timo Maas. Mais même avec des rythmes, des arrangements et des sonorités du moment, ce *Remixes 81-04* n'en demeure pas moins une incroyable porte d'entrée dans la mémoire de chacun: «*Je commençais à sortir dans les bars de Québec sur cette chanson!*», dira l'un. «*J'ai rencontré ma première blonde à l'époque de Question Of Lust!*», dira un autre... Nostalgie, quand tu nous tiens.

Fabien Deglise

JAZZ



LIVE AT THE OLYMPIA

Thelonious Monk
Étiquette Hyena

Ce compact est en réalité un cadeau. Il en est ainsi à cause de ceci: il comprend un DVD. Lors de la prestation que le capitaine Thelonious Sphere Monk donna le 15 avril 1966 à Oslo, des caméras étaient présentes. CQFD: on a tout le loisir d'apprécier le jeu de jambes du corsaire du jazz, cinq ans avant qu'il ne décide de fermer définitivement son piano pour mieux lire, en compagnie de son armada de chats, les ombres qui se disputaient le mur qui faisait face à New York. On tient à le préciser: ceci n'est pas une fiction, mais bel et bien un fait qu'on n'osera pas qualifier de réel puisque l'homme avait sombré dans une folie heureusement non violente. Bien. Ainsi donc, on entend et on voit l'auteur de *Bright Mississippi*, le

Surtout certaines nuits d'Halloween, dit-on. La danse de l'araignée retrouverait alors ses pouvoirs et sa vogue.

Les chansons curatives empruntent tous les rythmes, trépigment ou se languissent entre une *pizzica* déchainée, un lamento funèbre et un poème amoureux. D'autres tarantelles, plus inquiétantes, semblent calquées sur des incantations vaudou: «*Saint Paul des tarantules, pince les filles entres fesses. / Saint Paul des serpents, pince les couilles des garçons.*»

Evidemment, en italien, ces paroles sonnent plus honorables qu'en français. La musique de la langue est alors aussi mélodieuse que les airs entonnés. Cela dit, on trouve la traduction dans le carnet.

Moi qui aime écrire avec des écouteurs aux oreilles, ces chants-là me bercent comme des mélodies incantatoires. À l'heure de pondre cette chronique, les anti-dotes aux morsures d'araignée constituent le plus délicieux des fonds sonores.

Je croyais être la seule à me passionner pour cet univers musical d'exorcisme arachnéen, mais Renaud-Bray vient d'accrocher un coup de cœur à ma *Tarantella*. C'est l'Halloween, après tout.

otremblay@ledevoir.com

CLASSIQUE

BRAHMS

Sechs Lieder op. 86 (1882), Neun Gesänge op. 69 (1877), Zwei Gesänge op. 91 (1884), Vier Ernste Gesänge op. 121 (1896), Marie-Nicole Lemieux (contralto); Michael McMahon (piano); Nicolò Eugelmi (alto); Analekta-AN 2 9906.

Voilà assurément l'un des grands disques de cette foisonnante rentrée des éditeurs québécois. On attendait Marie-Nicole Lemieux dans un récital de *Lieder*. Elle a particulièrement bien fait les choses, choisissant d'entourer les fameux chants avec alto de 1884 par un cycle célèbre, les *Quatre chants sérieux* de 1896, et deux collections antérieures moins connues, notoriété qui n'a ici aucune importance, car dans Brahms tout est bon.

La tonalité dominante cultivée par les poètes, c'est cette *Sehnsucht*, sentiment mêlé de nostalgie et de vague à l'âme face à un bonheur perdu ou à un amour qui s'en est allé, terrain rêvé pour faire galoper l'inspiration musicale brahmienne et qui semble convenir merveilleusement à la chanteuse. Marie-Nicole Lemieux et Michael McMahon ont mis beaucoup de soin à la réalisation de cet album. La chanteuse ne tire pas la couverture à elle pour «faire un show» (façon Jessye Norman); elle sert le compositeur avant tout. J'ai ainsi beaucoup aimé le tempo plutôt allant de la berceuse avec alto, que tant d'interprètes ont chargée d'intentions quasi pucciniennes (non, le bébé ne meurt pas en s'endorment!).

Techniquement, le contrôle de la voix et la projection sont parfaits, le son est rond et nourri, la ligne de chant merveilleusement soutenue. Le minuscule bémol est que le texte apparaît parfois plus appris que vécu. Ainsi, dans l'opus 69 n° 1 (*Klage I*), les difficultés de prosodie, bien maîtrisées au demeurant, sont telles que Marie-Nicole Lemieux «assure l'intelligibilité» du lied plus qu'elle n'en vit la situation. Mais c'est là un bien mineur reproche qui ne concernera d'ailleurs que les germanistes aguerris.

Christophe Huss



MARIE-NICOLE LEMIEUX
MICHAEL MCMAHON
NICOLÒ EUGELMI
BRAHMS
Lieder